

CHANSONS  
DE  
P.-J. DE BÉRANGER.

TOME TROISIÈME.



PARIS,  
BAUDOUIN FRÈRES, ÉDITEURS,  
RUE DE VAGGIRARD, N° 17.  
MÊME MAISON, A BRUXELLES.

—  
1826.

10 R  
466

CHANSONS  
DE  
P.-J. DE BÉRANGER.



CHANSONS  
DE  
P.-J. DE BÉRANGER.

1<sup>er</sup>R  
466  
(3)

TOME III.



PARIS,  
BAUDOIN FRÈRES, ÉDITEURS,  
RUE DE VAUGIRARD, N° 17.  
MÊME MAISON, A BRUXELLES.

1826.

IMPRIME CHEZ PAUL RENOUARD,

RUE GARÇONNIÈRE, N. 5.




ATP 1202



CHANSONS

Etant seuls propriétaires de cet ouvrage, nous poursuivons les contrefacteurs conformément aux lois. B. F.

## CHANSONS.



### LA COURONNE.

COUPLETS CHANTÉS PAR UN ROI DE LA  
FÈVE.

AIR :

Grâce à la fève, je suis roi.  
Nous le voulons : versez à boire !  
Cà, mes sujets, couronnez-moi !  
Et qu'on porte envie à ma gloire.  
A l'espoir du rang le plus beau  
Point de cœur qui ne s'abandonne  
Nul n'est content de son chapeau ;  
Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci  
Porte une couronne éclatante.  
Le pâtre a sa couronne aussi,  
Couronne de fleurs qui me tente.  
A l'un le ciel la fait payer :  
Mais au berger l'amour la donne :  
Le roi l'ôte pour sommeiller,  
Colin dort avec sa couronne.

67.259(3)

Le Français . poète et guerrier ,  
Sert les muses et la victoire.  
Le front ceint d'un double laurier,  
Il triomphe et chante sa gloire.  
Quand du rang qu'il doit occuper  
Il tombe , trahi par Bellone ,  
Le sceptre lui peut échapper ,  
Mais il conserve sa couronne.

Belles , vous portez à quinze ans  
La couronne de l'innocence :  
Bientôt viennent les courtisans ;  
Comme les rois on vous encense ;  
Comme eux de pièges séducteurs  
L'artifice vous environne :  
Vous n'écoutez que vos flatteurs.  
Et vous perdez votre couronne.

Perdre une couronne ! A ces mots  
Chacun doit penser à la sienne.  
Je n'ai point doublé les impôts :  
Je n'ai point de noblesse ancienne.  
Mon peuple , buvons de concert  
La place me paraît si bonne !  
N'allez pas avant le dessert  
Me faire abdiquer la couronne.

---

## LE BON MÉNAGE.

AIR : De la Légère.  
ou : Moi je flâne.

COMMISSAIRE !  
Commissaire !  
Colin bat sa ménagère.  
Commissaire ,  
Laissez faire :  
Pour l'amour  
C'est un beau jour.

Commissaire du quartier ,  
Cela point ne vous regarde :  
Point n'est besoin de la garde  
Qu'appelle en vain le portier.  
Où , Colin bat sa Colette ;  
Mais ainsi , tous les lundis ,  
L'amour , aux cris qu'elle jette ,  
S'éveille dans leur taudis.

Commissaire !  
Commissaire !  
Colin bat sa ménagère.  
Commissaire ,  
Laissez faire :  
Pour l'amour  
C'est un beau jour.

Colin est un gros garçon  
 Qui chante dès qu'il s'éveille.  
 Colette, ronde et vermeille,  
 A la gaité du pinson.  
 Chez eux la haine est sans force ;  
 Car tous deux de leur plein gré,  
 Pour se passer du divorce,  
 Se sont passés du curé.

Commissaire !  
 Commissaire !  
 Colin bat sa ménagère.  
 Commissaire,  
 Laissez faire ;  
 Pour l'amour  
 C'est un beau jour.

Bras dessus et bras dessous,  
 Chaque soir à la guinguette,  
 S'en vont Colin et Colette  
 Sabler du vin à six sous.  
 C'est pour trinquer sous l'ombrage  
 Où, sans témoin, fut passé  
 Leur contrat de mariage  
 Sur un banc qu'ils ont cassé.

Commissaire !  
 Commissaire !  
 Colin bat sa ménagère.  
 Commissaire,  
 Laissez faire ;  
 Pour l'amour  
 C'est un beau jour.

Parfois, pour d'autres attraits  
 Colin se met en dépense ;  
 Mais Colette a pris l'avance,  
 Et s'en venge encore après.  
 On aura fait quelque conte,  
 Et de dépit transportés  
 Peut-être ils riglent le compte  
 De leurs infidélités.

Commissaire !  
 Commissaire !  
 Colin bat sa ménagère.  
 Commissaire,  
 Laissez faire ;  
 Pour l'amour  
 C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,  
 Cela point ne vous regarde ;  
 Point n'est besoin de la garde  
 Qu'appelle en vain le portier.  
 Déjà, sans doute on s'embrasse,  
 Et dans son lit, à loisir,  
 Demain, Colette un peu lasse,  
 Ne s'en prendra qu'au plaisir.

Commissaire !  
 Commissaire !  
 Colin bat sa ménagère.  
 Commissaire,  
 Laissez faire ;  
 Pour l'amour  
 C'est un beau jour.

## LE CHAMP D'ASILE.

(AOUT 1818.)

AIR : Romance de Bélisaire. (Par GARAT.)

Un chef de bannis courageux,  
 Implorant un lointain asile,  
 A des sauvages ombrageux  
 Disait : « L'Europe nous exile,  
 « Heureux enfans de ces forêts,  
 « De nos maux apprenez l'histoire :  
 « Sauvages! nous sommes Français,  
 « Prenez pitié de notre gloire.  
 « Elle épouvante encor les rois,  
 « Et nous bannit des humbles chaumes  
 « D'où sortis pour venger nos droits  
 « Nous avons dompté vingt royaumes.  
 « Nous courions conquérir la paix  
 « Qui fuyait devant la victoire.  
 « Sauvages! nous sommes Français,  
 « Prenez pitié de notre gloire.  
 « Dans l'Inde, Albion a tremblé  
 « Quand de nos soldats intrépides  
 « Les chants d'allégresse ont troublé  
 « Les vieux échos des pyramides,

« Les siècles pour tant de hauts faits  
 « N'auront point assez de mémoire.  
 « Sauvages! nous sommes Français,  
 « Prenez pitié de notre gloire.

« Un homme enfin sort de nos rangs,  
 « Il dit « Je suis le dieu du monde. »  
 « N'on voit soudain les rois errans  
 « Conjurés sa foudre qui gronde.  
 « De loin saluant son palais,  
 « A ce dieu seul ils semblaient croire.  
 « Sauvages! nous sommes Français,  
 « Prenez pitié de notre gloire.

« Mais il tombe : et nous, vieux soldats,  
 « Qui suivions un compagnon d'armes,  
 « Nous voguons jusqu'en vos climats,  
 « Pleurant la patrie et ses charmes.  
 « Qu'elle se relève à jamais  
 « Du grand naufrage de la Loire!  
 « Sauvages! nous sommes Français,  
 « Prenez pitié de notre gloire. »

Il se tait. Un sauvage alors  
 Répond : « Dieu calme les orages,  
 « Guerriers! partagez nos trésors,  
 « Ces champs, ces fleurs, ces ombrages,  
 « Bravons sur l'arbre de la paix  
 « Ces mots d'un fils de la victoire :  
 « Sauvages! nous sommes Français,  
 « Prenez pitié de notre gloire. »

Le Champ d'Asile est consacré ;  
 Elevez-vous, cité nouvelle !  
 Soyez-nous un port assuré  
 Contre la fortune infidèle.

Peut-être aussi des plus hauts faits  
 Nos fils vous racontant l'histoire,  
 Vous diront : Nous sommes Français,  
 Prenez pitié de notre gloire.

---

## LA MORT DE CHARLEMAGNE.

Ain : Le bruit des roulettes gête tout.  
 ou : Vaudeville du Bûcheron.

Dans le vieux Roman de la Rose  
 J'ai vu que le fils de Pépin,  
 Redoutant son apothéose,  
 Disait à l'évêque Turpin :  
 Prêlat, sois bon à quelque chose ;  
 L'âge m'accable, guéris-moi.  
 Oui, lui dit Turpin, et vive le roi ! (bis.)

Turpin, sais-tu qu'on me répète  
 Ce mot-là depuis bien long-temps ?  
 Turpin répond : J'ai la recette  
 D'un cœur de vierge de vingt ans.  
 Fleur de vingt ans, vertu parfaite,  
 Vous rajeunira, sur ma foi.  
 Sauvons la patrie, et vive le roi ! (bis.)

Vite, un décret de Charlemagne  
 Met un haut prix à ce trésor :  
 On cherche à Rome, en Allemagne,  
 Même en France on le cherche encor.  
 Les curés cherchaient en campagne,

Disant : ce prince plein de foi  
 Doublera la dime, et vive le roi ! (bis.)

Turpin d'abord trouve lui-même  
 Cœur de vingt ans non profané ;  
 Mais un bon moine de Télième  
 Le croque à l'instant sous son né.  
 Quo'il sans respect du diadème ?  
 Oui, dit le moine, c'est ma loi.  
 L'église avant tout, et vive le roi ! (bis.)

Un juge, espérant la simarre,  
 Loin de Paris cherche si bien,  
 Qu'il découvre aussi l'oiseau rare  
 Qu'attendait le roi très-chrétien.  
 Un seigneur dit : Je m'en empare :  
 Le droit de jambage est à moi.  
 Tout pour la noblesse, et vive le roi ! (bis.)

Je serai duc ! s'écrie un page,  
 Dénichant enfin à son tour  
 Fille de vingt ans neuve et sage,  
 Que soudain il mène à la cour.  
 On illumine à son passage :  
 Et le peuple, qui sait pourquoï,  
 Chante un *Te Deum*, et vive le roi ! (bis.)

Mais en voyant le doux renêde,  
 Le roi dit : C'est l'esprit malin.  
 Fi donc ! cette vierge est trop laide ;  
 Mieux vaut mourir comme un vilain.  
 Or, il meurt, son fils lui succède,  
 Et Turpin répète au convoi :  
 Vite, qu'on l'enterre, et vive le roi ! (bis.)

## LE VENTRU

## AUX ÉLECTIONS DE 1819.

Air : Faut d'la vertu.  
ou : La seul' prom'nade.

Autour du pot c'est trop tourner,  
Messieurs! l'on m'attend pour diner. *bis.*

Électeurs, j'ai, sans nul mystère,  
Fait de bons diners l'an passé  
On met la table au ministère  
Renommez-moi, je suis pressé.

Autour du pot c'est trop tourner,  
Messieurs! l'on m'attend pour diner.

Préfets, que tout nous réussisse;  
Et du moins vous conserverez,  
Si l'on vous traduit en justice,  
Le droit de choisir les jurés.

Autour du pot c'est trop tourner,  
Messieurs! l'on m'attend pour diner.

Maire, soignez bien mes affaires;  
Vous courez aussi des dangers.  
Si les villes nommaient leurs maires,  
Moins de loups deviendraient bergers.

Autour du pot c'est trop tourner,  
Messieurs! l'on m'attend pour diner.

Dévots, j'ai la foi la plus forte;  
A Dieu je dis chaque matin:  
Faites qu'à cent écus l'on porte  
La patente d'ignorantin.

Autour du pot c'est trop tourner,  
Messieurs! l'on m'attend pour diner.

Ultras, c'est moi qu'il faut qu'on nomme  
Faisons la paix, preux chevaliers:  
N'oubliez pas que je suis homme  
A manger à deux râteliers.

Autour du pot c'est trop tourner,  
Messieurs! l'on m'attend pour diner.

Libéraux, dans vos doléances,  
Pourquoi donc vous en prendre à moi,  
Quand le creuset des ordonnances  
Peut faire évaporer la loi?

Autour du pot c'est trop tourner,  
Messieurs! l'on m'attend pour diner.

Les emplois étant ma ressource,  
Aux impôts dois-je m'opposer?  
Par honneur je remplis la bourse  
Ou par devoir j'aime à puiser

Autour du pot c'est trop tourner,  
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

On craindrait l'équité farouche  
D'un tas d'orateurs éclatans;  
Moi, dès que j'ouvrirai la bouche,  
Les ministres seront contens.

Autour du pot c'est trop tourner,  
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

## LA NATURE.

AIR : Ah! que de chagrins dans la vie. (LANTARA.)

COMBIEN la nature est féconde  
En plaisirs ainsi qu'en douleurs!  
De noirs fléaux couvrent le monde  
De débris, de sang et de pleurs (bis).  
Mais à ses pieds la beauté nous attire;  
Mais des raisins le nectar est foulé.  
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire; bis.  
Et l'univers est consolé.

Chaque pays eut son déluge.  
Hélas! peut-être jour et nuit,  
Une arche est encor le refuge  
De mortels que l'onde poursuit.

Siôt qu'Iris brille sur leur navire,  
Et que vers eux la colombe a volé,  
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;  
Et l'univers est consolé.

Quel autre champ de funérailles!  
L'Etna s'agite, et, furieux,  
Semble, du fond de ses entrailles,  
Vomir l'enfer contre les cieus.  
Mais pour renâitre enfin sa rage expire:  
Il se rasseoit sur le monde ébranlé.  
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;  
Et l'univers est consolé.

Dieu! que de souffrances nouvelles!  
L'affreux vautour de l'Orient,  
La peste a déployé ses ailes  
Sur l'homme qui tombe en fuyant.  
Le ciel s'apaise, et la pitié respire.  
On tend la main au malade exilé.  
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;  
Et l'univers est consolé.

Mars enfin comble nos misères:  
Des rois nous payons les défis.  
Humide encor du sang des pères,  
La terre boit le sang des fils.  
Mais l'homme aussi se lasse de détruire,  
Et la nature à son cœur a parlé.  
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire.  
Et l'univers est consolé.

Ah! loin d'accuser la nature,  
Du printemps chantons le retour:  
Des roses de sa chevelure  
Parfumons la joie et l'amour.

Malgré l'horreur que l'esclavage inspire,  
 Sur les débris d'un empire écroulé,  
 Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;  
 Et l'univers est consolé.

### LES CARTES, OU L'HOROSCOPE.

ATR : De la petite Gouvernante.  
 ou : De la République.

TANDIS qu'en faisant sa prière,  
 Au coin du feu maman s'endort,  
 Peu faite pour être ouvrière,  
 Dans les cartes cherchons mon sort.  
 Maman dirait : Craignez les bagatelles!  
 Le diable est fin. Tremblez, Suzon!  
 Mais j'ai seize ans : les cartes seront belles. *bis.*  
 Les cartes ont toujours raison,  
 Toujours raison, toujours raison.

Amour, enfant ou mariage,  
 Sachons ce qui m'attend ici.  
 J'ai certain amant qui voyage :  
 Valet de cœur? Non! le voici.  
 Pour une veuve, aux pleurs il me condamne.  
 L'ingrat l'épouse, ô trahison!  
 J'entre au couvent; mon confesseur se damne.  
 Les cartes ont toujours raison,  
 Toujours raison, toujours raison.

Au parloir, témoin de mes larmes,  
 Le roi de carreau vient souvent :  
 C'est un prince épris de mes charmes;  
 Il m'enlève de mon couvent.  
 Par des cadeaux son altesse m'entraîne  
 Jusqu'à sa petite maison.  
 La nuit survient, et je suis presque reine.  
 Les cartes ont toujours raison,  
 Toujours raison, toujours raison.

Je suis le prince à la campagne.  
 On vient lui parler contre moi.  
 En secret un brun m'accompagne;  
 Tout se découvre : adieu mon roi!  
 Un de perdu j'en vois arriver douze :  
 J'enflamme un campagnard grison :  
 Je suis cruelle, et celui-là m'épouse.  
 Les cartes ont toujours raison,  
 Toujours raison, toujours raison.

En ménage d'une semaine,  
 Dans un char je brille à Paris.  
 C'est le roi de trèfle qui mène;  
 Mon mari gronde, et je m'en ris :  
 Dieu! l'amour fuit à l'aspect d'une vieille!  
 En ai-je passé la saison?  
 Eh! non vraiment, c'est maman qui s'éveille.  
 Les cartes ont toujours raison,  
 Toujours raison, toujours raison.



LA SAINTE ALLIANCE  
DES PEUPLES.

CHANSON CHANTÉE À LIANCOURT, POUR LA FÊTE DONNÉE  
PAR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT, EN RÉJOISSANCE  
DE L'ÉVACUATION DU TERRITOIRE FRANÇAIS, AU MOIS  
D'OCTOBRE 1818.

AIR : Du Dieu des bonnes gens.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre.  
Semant de l'or, des fleurs et des épis.  
L'air était calme, et du Dieu de la guerre  
Elle étouffait les foudres assoupis.  
« Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,  
« Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,  
« Peuples, formez une sainte alliance,  
« Et donnez-vous la main.  
« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse ;  
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil ;  
« D'un globe étroit divisez mieux l'espace ;  
« Chacun de vous aura place au soleil.  
« Tous attelés au char de la puissance ,  
« Du vrai bonheur vous quittez le chemin.  
« Peuples, formez une sainte alliance ,  
« Et donnez-vous la main.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie :  
« L'aiglon souffle , et vos toits sont brûlés  
« Et quand la terre est enfin refroidie ,  
« Le soc languit sous des bras mutilés.  
« Près de la borne où chaque état commence ,  
« Aucun épi n'est pur de sang humain.  
« Peuples , formez une sainte alliance ,  
« Et donnez-vous la main.  
« Des potentats , dans vos cités en flammes ,  
« Osent du bout de leur sceptre insolent  
« Marquer , compter et recompter les âmes  
« Que leur adjuge un triomphe sanglant.  
« Faibles troupes , vous passez sans défense ,  
« D'un joug pesant , sous un joug inhumain.  
« Peuples , formez une sainte alliance ,  
« Et donnez-vous la main.  
« Que Mars en vain n'arrête point sa course ,  
« Fondez des lois dans vos pays souffrants.  
« De votre sang ne livrez plus la source  
« Aux rois ingrats , aux vastes conquérans.  
« Des astres faux conjurez l'influence ;  
« Effroi d'un jour , ils pâliront demain.  
« Peuples , formez une sainte alliance ,  
« Et donnez-vous la main.  
« Oui , libre enfin , que le monde respire ;  
« Sur le passé jetez un voile épais.  
« Semez vos champs aux accords de ma lyre ;  
« L'encens des arts doit brûler pour la paix.  
« L'espoir riant , au sein de l'abondance ,  
« Accueillera les doux fruits de l'hymen.  
« Peuples , formez une sainte alliance ,  
« Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,  
 Et plus d'un roi répétait ses discours.  
 Comme au printemps la terre était parée :  
 L'automne en fleurs rappelait les amours  
 Pour l'étranger, coulez, bons vins de France :  
 De sa frontière il reprend le chemin.  
 Peuples, formons une sainte alliance,  
 Et donnons-nous la main.

---

## ROSETTE.

AIR :

SANS respect pour votre printemps,  
 Quoi ! vous me parlez de tendresse,  
 Quand sous le poids de quarante ans  
 Je vois succomber ma jeunesse !  
 Je n'eus besoin pour m'enflammer  
 Jadis que d'une humble grisette.  
 Ah ! que ne puis-je vous aimer  
 Comme autrefois j'aimais Rosette !

Votre équipage, tous les jours,  
 Vous montre en parure brillante.  
 Rosette, sous de frais atours,  
 Courait à pied, lesté et riante.  
 Partout ses yeux pour m'alarmer  
 Provoquaient l'œilade indiscrete.  
 Ah ! que ne puis-je vous aimer  
 Comme autrefois j'aimais Rosette !

Dans le satin de ce boudoir,  
 Vous souriez à mille glaces.  
 Rosette n'avait qu'un miroir :  
 Je le croyais celui des Grâces.  
 Point de rideaux pour s'enfermer ;  
 L'aurore égayait sa couchette.  
 Ah ! que ne puis-je vous aimer  
 Comme autrefois j'aimais Rosette !

Votre esprit, qui brille éclairé,  
 Inspirerait plus d'une lyre.  
 Sans honte je vous l'avouerais,  
 Rosette à peine savait lire.  
 Ne pouvait-elle s'exprimer,  
 L'amour lui servait d'interprète.  
 Ah ! que ne puis-je vous aimer  
 Comme autrefois j'aimais Rosette !

Elle avait moins d'attraits que vous ;  
 Même elle avait un cœur moins tendre :  
 Oui, ses yeux se tournaient moins doux  
 Vers l'amant, heureux de l'entendre.  
 Mais elle avait, pour me charmer,  
 Ma jeunesse, que je regrette.  
 Ah ! que ne puis-je vous aimer  
 Comme autrefois j'aimais Rosette ?

---



---

## LES RÉVÉRENDIS PÈRES.

(DÉCEMBRE 1819.)

AIR : Bonjour, mon ami Vincent.  
ou : Patati patata.

HOMMES NOIRS, d'où sortez-vous?  
Nous sortons de dessous terre.  
Moitié renards, moitié loups,  
Notre règle est un mystère.  
Nous sommes fils de Loyola;  
Vous savez pourquoi l'on nous exila.  
Nous rentrons : songez à vous taire,  
Et que vos enfans suivent nos leçons.  
C'est nous qui fessons  
Et qui refessons  
Les jolis petits, les jolis garçons.

Un pape nous abolit :  
Il mourut dans les coliques.  
Un pape nous rétablit ;  
Nous en ferons des reliques.  
Confessons, pour être absolus :  
Henri Quatre est mort, qu'on n'en parle plus.  
Vivent les rois bons catholiques!

Pour Ferdinand VII nous nous prononçons.  
Et puis nous fessons,  
Et nous refessons  
Les jolis petits, les jolis garçons.

Par le grand homme du jour  
Nos maisons sont protégées.  
Oui, d'un baptême de cour  
Voyez en nous les dragées (1).  
Le favori par tant d'égards  
Espère acquérir de pieux mouchards.  
Encor quelques lois de changées,  
Et, pour le sauver, nous le renversons.  
Et puis nous fessons,  
Et nous refessons  
Les jolis petits, les jolis garçons.

Si tout ne changeait dans peu,  
Si l'on croyait la canaille,  
La Charte serait de feu  
Et le monarque de paille.  
Nous avons le secret d'en haut :  
La Charte de paille est ce qu'il nous faut.  
C'est litière pour la prétraille :  
Elle aura la dime et nous les moissons.  
Et puis nous fessons,  
Et nous refessons  
Les jolis petits, les jolis garçons.

Du foud d'un certain palais,  
Nous dirigeons nos attaques.  
Les moines sont nos valets :  
On a refait leurs casaques.

---

(1) M le duc D.... venait de faire baptiser son fils.

Les missionnaires sont tous  
Commis voyageurs trafiquant pour nous.

Les capucins sont nos cosaques:  
A prendre Paris nous les exerçons.

Et puis nous fessons,  
Et nous refessons  
Les jolis petits, les jolis garçons

Enfin, reconnaissez-nous  
Aux âmes déjà séduites.  
Escobard va sous nos coups  
Voir vos écoles détruites.

Au pape rendez tous ses droits:  
Léguez-nous vos biens et portez nos croix:  
Nous sommes, nous sommes jésuites.

Français, tremblez tous: nous vous bénissons!  
Et puis nous fessons,  
Et nous refessons  
Les jolis petits, les jolis garçons.

---

## LES ENFANS DE LA FRANCE.

(1819.)

Air : Vaudeville de Turenne.  
ou : De la Colonne.

REINE du monde, ô France, ô ma patrie!  
Soulève enfin ton front cicatrisé.  
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,  
De tes enfans l'étendard s'est brisé. (*bis.*)  
Quand la fortune outrageait leur vaillance,  
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,  
Tes ennemis disaient encor:  
Honneur aux enfans de la France! (*bis.*)

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,  
France, et ton nom triomphe des revers.  
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre  
Qui se relève et gronde au haut des airs.  
Le Rhin aux bords ravés à ta puissance  
Porte à regret le tribut de ses eaux;  
Il crie au fond de ses roseaux:  
Honneur aux enfans de la France!

Pour effacer des coursiers du Barbare  
Les pas empreints dans tes champs profanés  
Jamais le ciel te fut-il moins avare?  
D'épis nombreux vois ces champs couronnés.

D'un vol fameux prompts à venger l'offense,  
 Vois les beaux-arts consoler leurs auleis,  
 Y graver en traits immortels :  
 Honneur aux enfans de la France.

Prête l'oreille aux accens de l'histoire :  
 Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé ?  
 Quel nouveau peuple , envieux de ta gloire ,  
 Ne fut cent fois de ta gloire accablé ?  
 En vain l'Anglais a mis dans la balance  
 L'or que pour vaincre ont mendié les rois ,  
 Des siècles entends-tu la voix !  
 Honneur aux enfans de la France !

Dieu qui punit le tyran et l'esclave ,  
 Veut te voir libre , et libre pour toujours.  
 Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :  
 La liberté doit sourir aux amours.  
 Prend son flambeau, laisse dormir sa lance,  
 Instruis le monde, et cent peuples divers  
 Chanteront en faisant leurs vers :  
 Honneur aux enfans de la France !

Relève-toi, France, reine du monde !  
 Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.  
 Oui, d'âge en âge, une palme féconde  
 Doit de tes fils protéger les tombeaux.  
 Que près du mien, telle est mon espérance,  
 Pour la patrie admirant mon amour,  
 Le voyageur répète un jour:  
 Honneur aux enfans de la France !

---



---

## LES MIRMIDONS,

OU

### LES FUNÉRAILLES D'ACHILLE.

(DÉCEMBRE 1819.)

AIR : Vaudeville de la garde nationale.  
 ou : Petit bonhomme, prends ta hache.

CHŒUR.

MIRMIDONS, race féconde,  
 Mirmidons,  
 Enfin nous commandons:  
 Jupiter livre le monde  
 Aux mirmidons, aux mirmidons. *(bis.)*

Voyant qu'Achille succombe,  
 Ses mirmidons, hors des rangs,  
 Disent : Dansons sur sa tombe:  
 Les petits vont être grands.

Mirmidons, race féconde,  
 Mirmidons,  
 Enfin nous commandons:  
 Jupiter livre le monde  
 Aux mirmidons, aux mirmidons.

D'Achille tournant les broches  
Pour engraisser nos rampions :  
Il tombe, sonnons les cloches ;  
Allumons tous nos lampions.

Mirmidons , race féconde,  
Mirmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux mirmidons, aux mirmidons.

De l'armée et de la flotte  
Les gens seront mal menés.  
Rendons-leur les coups de botte  
Qu'Achille nous a donnés.

Mirmidons, race féconde,  
Mirmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Toi, *Mironton, mirontaine*,  
Prends l'arme de ce héros;  
Puis, en vrai Croquemitaine,  
Tu feras peur aux marmots.

Mirmidons, race féconde,  
Mirmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux mirmidons, aux mirmidons.

De son habit de bataille,  
Qu'ont respecté les boulets,  
A dix rois de notre taille  
Faisons dix habits complets.

Mirmidons, race féconde,  
Mirmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Son sceptre, qu'on nous déferé,  
Est trop pesant et trop long:  
Son fouet fait mieux notre affaire :  
Trottez, peuples, trottez donc !

Mirmidons, race féconde,  
Mirmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Qu'un Nestor en vain nous crie :  
L'ennemi fait des progrès !  
Ne prions plus de patrie,  
L'on nous écoute au congrès.

Mirmidons, race féconde,  
Mirmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux mirmidons, aux mirmidons.



Forçant les lois à se taire,  
Gouvernons sans embarras,  
Nous qui mesurons la terre  
A la longueur de nos bras.

Mirmidons, race féconde,  
Mirmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Achille était poétique :  
Mais, morbleu ! nous l'effaçons.  
S'il inspire une œuvre épique,  
Nous inspirons des chansons.

Mirmidons, race féconde,  
Mirmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Pourtant, d'une peur servile  
Parfois rien ne nous défend.  
Grands dieux ! c'est l'ombre d'Achille !  
Eh ! non : ce n'est qu'un enfant.

Mirmidons, race féconde,  
Mirmidons,  
Enfin nous commandons :  
Jupiter livre le monde  
Aux mirmidons, aux mirmidons.

## LES ROSSIGNOLS.

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire.

LA nuit a ralenti les heures :  
Le sommeil s'étend sur Paris.  
Charmez l'écho de nos demeures ;  
Éveillez-vous, oiseaux chéris.  
Dans ces instans où le cœur pense,  
Heureux qui peut rentrer en soi !  
De la nuit j'aime le silence :  
Doux rossignols, chantez pour moi (bis).

Doux chantres de l'amour fidèle,  
De Phryné fuyez le séjour :  
Phryné rend chaque nuit nouvelle  
Complice d'un nouvel amour.  
En vain des baisers sans ivresse  
Ont scellé des sermens sans foi ;  
Je crois encore à la tendresse :  
Doux rossignols, chantez pour moi.

Pour vous il n'est point de Zoïlé :  
Mais croyez-vous, par vos accords,  
Toucher l'avare, au cœur stérile,  
Qui compte à présent ses trésors ?  
Quand la nuit, favorable aux ruses,  
Pour son or le remplit d'effroi.  
Ma pauvreté sourit aux Muses :  
Doux rossignols, chantez pour moi.

Vous qui redoutez l'esclavage,  
 Ah! refusez vos tendres airs  
 A ces nobles qui, d'âge en âge,  
 Pour en donner portent des fers.  
 Tandis qu'ils veillent en silence,  
 Debout, auprès du lit d'un roi,  
 C'est la liberté que j'encense:  
 Doux rossignols, chantez pour moi.

Mais votre voix devient plus vive:  
 Non, vous n'aimez pas les méchans.  
 Du printemps le parfum m'arrive  
 Avec la douceur de vos chants.  
 La nature, plus belle encore,  
 Dans mon cœur va graver sa loi.  
 J'attends le réveil de l'aurore.  
 Doux rossignols, chantez pour moi.

---



---

## HALTE-LA!

OU

### LE SYSTÈME DES INTERPRÉTATIONS

CHANSON DE FÊTE POUR MARIE \*\*\*.

(1820.)

AIR : Halte-là, la Garde Royale est là.

COMMENT, sans vous compromettre,  
 Vous tourner un compliment?  
 De ne rien prendre à la lettre  
 Nos juges ont fait serment.  
 Puis-je parler de Marie?  
 V..... dira: « Non.  
 « C'est la mère d'un Messie,  
 « Le deuxième de son nom.  
 « Halte-là! (bis)  
 « Vite, en prison pour cela. »

Dirai-je que la nature  
 Vous combla d'heureux talens;  
 Que les dieux de la peinture  
 Sont touchés de votre encens;

Que votre âme encor brisée  
 Pleure un vol fait par des rois?  
 « Ah ! vous pleurez le Musée,  
 Dit M. . . . . le Gaulois.  
 « Halte-là !  
 « Vite, en prison pour cela. »

Si je dis que la musique  
 Vous offre aussi des succès;  
 Qu'à plus d'un chant héroïque  
 S'émeut votre cœur français:  
 « On ne m'en fait point accroire,  
 S'écrie H. . . . radieux:  
 « Chanter la France et la gloire,  
 « C'est par trop séditieux.  
 « Halte-là !  
 « Vite, en prison pour cela. »

Si je peins la bienfaisance  
 Et les pleurs qu'elle tarit ;  
 Si je chante l'opulence  
 A qui le pauvre sourit.  
 J. . . . . d. P. . . . .  
 Dit : « La bonté rend suspect ;  
 « Et soulager l'infortune,  
 « C'est nous manquer de respect.  
 « Halte-là !  
 « Vite, en prison pour cela. »

En vain l'amitié m'inspire:  
 Je suis effrayé de tout.  
 A peine j'ose vous dire  
 Que c'est le quinze d'août.

« Le quinze d'août ! s'écrie  
 B. . . . toujours en fureur :  
 « Vous ne fêtez pas Marie ;  
 « Mais vous fêtez l'Empereur !  
 « Halte-là !  
 « Vite, en prison pour cela. »

Je me tais donc par prudence  
 Et n'offre que quelques fleurs.  
 Grand Dieu ! quelle inconséquence !  
 Mon bouquet a trois couleurs.  
 Si cette erreur fait scandale,  
 Je puis me perdre avec vous.  
 Mais la clémence royale  
 Est là pour nous sauver tous. . . .  
 Halte-là !  
 Vite, en prison pour cela.

---



---

## L'ENFANT DE BONNE MAISON,

ou

MÉMOIRE PRÉSENTÉ A MM. DE L'ÉCOLE DES  
CHARTRES, CRÉÉE PAR UNE NOUVELLE  
ORDONNANCE.

Air : De la Treille de sincérité.

SEULS arbitres  
Du sceau des titres,  
Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

De votre savoir qui prospère,  
J'attends parchemins et blason :  
Un bâtard est fils de son père,  
Je veux restaurer ma maison.  
Oui, plus noble que certains êtres,  
Des privilèges fiers suppôts,  
Moi je descends de mes ancêtres :  
Que leur âme soit en repos !

Seuls arbitres  
Du sceau des titres,  
Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Ma mère, en illustre personne,  
Dédaigna robins et traitans ;  
De l'Opéra sortit baronne,  
Et se fit comtesse à trente ans.  
Marquise enfin des plus sçvères,  
Elle nargua les sois propos.  
Après de mes chastes grand's-mères,  
Que son âme soit en repos.

Seuls arbitres  
Du sceau des titres,  
Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon père que, sans flatterie,  
Je cite avant tous ses aïeux,  
Était chevalier d'industrie,  
Sans en être moins glorieux.  
Comme il avait pour plaire aux dames  
De vieux cordons et l'air dispos,  
Il vécut aux dépens des femmes :  
Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres  
Du sceau des titres,  
Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Endetté de plus d'une somme,  
Et dans un donjon retiré,  
Mon aïeul, en bon gentilhomme,  
S'enivrait avec son curé.  
Sur le dos des gens du village,  
Après boire, il cassait les pots.  
Il fut ainsi son héritage :  
Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres  
 Du sceau des titres,  
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon bisaïeul, chassant de race,  
 Fut un comte fort courageux,  
 Qui, laissant rouiller sa cuirasse,  
 Joua noblement tous les jeux.  
 Après une suite traîtresse  
 De pics, de repics, de capots,  
 Un as dépouilla son altesse :  
 Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres  
 Du sceau des titres,  
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon trisaïeul, roi légitime  
 D'un pays fort mal gouverné,  
 Tranchait parfois du magnanime,  
 Surtout quand il avait diné.  
 Mais les plaisirs de ce grand prince  
 Ayant absorbé les impôts,  
 Il mangea province à province :  
 Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres  
 Du sceau des titres,  
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

De ces faits dressez un sommaire,  
 Messieurs, et prouvez qu'à moi seul  
 Je vaudrais tant que père et mère,  
 Aïeul, bisaïeul, trisaïeul.

Grâce à votre art que j'utilise,  
 Qu'on me tire enfin des tripots ;  
 Qu'on m'enterre au chœur d'une église :  
 Que mon âme soit en repos !

Seuls arbitres  
 Du sceau des titres,  
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

## LES ÉTOILES QUI FILENT.

(JANVIER 1820.)

Aux : Du ballet des Pierrots.

BERGER, tu dis que notre étoile  
 Règle nos jours et brille aux cieux :  
 — Oui, mon enfant; mais dans son voile  
 La nuit la dérobe à nos yeux.  
 — Berger sur cet azur tranquille,  
 De lire on te croit le secret :  
 Quelle est cette étoile qui file,  
 Qui file, file, et disparaît ?

— Mon enfant, un mortel expire :  
 Son étoile tombe à l'instant.  
 Entre amis que la joie inspire,  
 Celui-ci buvait en chantant.

Heureux, il s'endort immobile,  
 Auprès du vin qu'il célébrait....  
 — Encore une étoile qui file,  
 Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle!  
 C'est celle d'un objet charmant.  
 Fille heureuse, amante fidèle,  
 On l'accorde au plus tendre amant.  
 Des fleurs ceignent son front nubile,  
 Et de l'hymen l'anneau est prêt...  
 — Encore une étoile qui file,  
 Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide  
 D'un très-grand seigneur nouveau-né:  
 Le berceau qu'il a laissé vide,  
 D'or et de pourpre était orné.  
 Des poisons qu'un flatteur distille,  
 C'était à qui le nourrirait...  
 — Encore une étoile qui file,  
 Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre!  
 C'était l'astre d'un favori,  
 Qui se croyait un grand ministre  
 Quand de nos maux il avait ri.  
 Ceux qui servaient ce dieu fragile  
 Ont déjà caché son portrait...  
 — Encore une étoile qui file,  
 Qui file, file, et disparaît,

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres?  
 D'un riche nous perdons l'appui:  
 L'indigence glane chez d'autres,  
 Mais elle moissonnait chez lui.

Ce soir même, sûr d'un asile,  
 A son toit le pauvre accourait...  
 — Encore une étoile qui file,  
 Qui file, file, et disparaît.

— C'est celle d'un puissant monarque!...  
 Va, mon fils, garde ta candeur;  
 Et que ton étoile ne marque  
 Par l'éclat ni par la grandeur.  
 Si tu brillais sans être utile,  
 A ton dernier jour on dirait:  
 Ce n'est qu'une étoile qui file,  
 Qui file, file, et disparaît.

---

## L'ENRHUMÉ.

VAUDEVILLE SUR LES NOUVELLES  
 LOIS D'EXCEPTION.

(MARS 1820.)

Ain : Du petit mot pour rire.

Quot ! pas un seul petit couplet !  
 Chansonnier dis-nous donc quel est  
 Le mal qui te consume ?  
 — Amis, il pleut, il pleut des lois !

L'air est malsain, j'en perds la voix.

Amis, c'est là,

Oui, c'est cela,

C'est cela qui m'enrhume.

Chansonnier, quand vient le printemps

Les oiseaux plus gais, plus contents,

De chanter ont coutume.

— Oui, mais j'aperçois des réseaux:

En cage on mettra les oiseaux.

Amis, c'est là,

Oui, c'est cela,

C'est cela qui m'enrhume.

La Chambre regorge d'intrus;

Peins-nous l'un de ces bas ventrus,

Aux diners qu'il écume.

— Non, car ces gens, si gras du bec,

Votent l'eau claire et le pain sec (1).

Amis, c'est là,

Oui, c'est cela,

C'est cela qui m'enrhume.

Pour nos pairs fais des vers flatteurs;

Des Français ce sont les tuteurs;

Qu'à leur nez l'encens fume.

— Non, car ils ont mis de moitié

Leurs pupilles à la Pitié.

Amis, c'est là,

Oui, c'est cela,

C'est cela qui m'enrhume.

(1) Messieurs du centre voulurent qu'on laissât aux ministres le droit de régler la nourriture des personnes arrêtées comme suspects.

Peins donc S. . . . l'anodin;

Peins-nous surtout P. . . . Dandin,

Si fort quand il résume.

— Non : Cicéron m'a convaincu.

P. . . . dirait : *Il a vécu* (1).

Amis, c'est là,

Oui, c'est cela.

C'est cela qui m'enrhume.

Mais la Charte encor nous défend;

Du roi c'est l'immortel enfant;

Il l'aime on le présume.

.....

Amis, c'est là,

Oui, c'est cela,

C'est cela qui m'enrhume.

Qu'ai-je dit ? et que de dangers !

Le ministre des étrangers,

Dandin taille sa plume ;

On va m'arrêter sans procès :

Le vaudeville est né français.

Amis, c'est là,

Oui, c'est cela,

C'est cela qui m'enrhume.

(1) Allusion à une citation sans doute fort heureuse, mais peu rassurante, que s'est permise un ministre.

## LE TEMPS.

Act: Ce Magistrat irréprochable.

Païs de la beauté que j'adore,  
Je me croyais égal aux dieux :  
Lorsqu'au bruit de l'airain sonore,  
Le Temps apparut à nos yeux *(bis)*.  
Faible comme une tourterelle  
Qui voit la serre des vautours,  
Ah! par pitié, lui dit ma belle,  
Vieillard, épargnez nos amours!

Devant son front chargé de rides,  
Soudain nos yeux se sont baissés :  
Nous voyons à ses pieds rapides  
La poudre des siècles passés.  
A l'aspect d'une fleur nouvelle  
Qu'il vient de flétrir pour toujours,  
Ah! par pitié, lui dit ma belle,  
Vieillard, épargnez nos amours

Je n'épargne rien sur la terre :  
Je n'épargne rien même aux cieus,  
Répond-il d'une voix austère :  
Vous ne m'avez connu que vieux.  
Ce que le passé vous révèle,  
Remonte à peine à quelques jours :  
Ah! par pitié, lui dit ma belle,  
Vieillard, épargnez nos amours!

Sur cent premiers peuples célèbres,  
J'ai plongé ceot peuples fameux  
Dans un abîme de ténèbres,  
Où vous disparaîtrez comme eux.  
J'ai couvert d'une ombre éternelle  
Des astres éteints dans leur cours :  
Ah! par pitié, lui dit ma belle,  
Vieillard, épargnez nos amours!

Mais, malgré moi, de votre monde  
La volupté charme les maux ;  
Et de la nature féconde  
L'arbre immense étend ses rameaux.  
Toujours sa tige renouvelle  
Des fruits que j'arrache toujours :  
Ah! par pitié, lui dit ma belle,  
Vieillard, épargnez nos amours!

Il nous fuit ; et près de le suivre,  
Les plaisirs, hélas! peu constans,  
Nous voyant plus pressés de vivre,  
Nous bercent dans l'oubli du Temps.  
Mais l'heure en somnant nous rappelle  
Combien tous nos rêves sont courts ;  
Et je m'écrie avec ma belle :  
Vieillard, épargnez nos amours!

---



---

LA FARIDONDAINE,

OU

## LA CONSPIRATION DES CHANSONS.

INSTRUCTION AJOUTÉE A LA CIRCULAIRE DE M. LE PRÉFET  
DE POLICE, CONCERNANT LES RÉUNIONS CHANTANTES,  
APPELÉES COQUETTES.

(AVRIL 1820.)

Air : A la façon de Barbari.

ÉCOUTE, mouchard, mon ami,  
Je suis ton capitaine.  
Sois gai pour tromper l'ennemi,  
Et chante à perdre haleine.  
Tu sais que monseigneur Anglès,  
La faridondaine,  
A peur des couplets :  
Apprends qu'on en fait contre lui,  
Biribi,  
Sur la façon de barbari,  
Mon ami.

Des goguettes, à peu de frais,  
On échauffe la veine.  
Aux Apollons des cabarets  
Paie un broc de Surène.  
Un aveugle y chante en faussant  
La faridondaine,  
D'un ton menaçant.  
On néglige l'air de Henri,  
Biribi,  
Pour la façon de barbari,  
Mon ami.

Sur Mirliton fais un rapport :  
La cour le trouve obscène.  
Dénonce aussi *Matbrouck est mort* !  
A sa Grâce il fait peine.  
Surtout transforme avec éclat  
La faridondaine  
En crime d'état.  
Donnons des juges sans juri,  
Biribi,  
A la façon de barbari,  
Mon ami.

*Biribi* veut dire en latin  
L'homme de Sainte-Hélène.  
*Barbari*, c'est, j'en suis certain,  
Un peuple qu'on enchaîne.  
*Mon ami*, ce n'est pas le roi ;  
Et faridondaine  
Attaque la foi.  
Que dirait de mieux M.....  
Biribi,  
Sur la façon de barbari,  
Mon ami ?

52

Du préfet ce sont les leçons :  
Tu les suivras sans peine.  
Si l'on ne prend garde aux chansons,  
L'anarchie est certaine,  
Que le trône soit préservé  
De faridondaine.  
Par le *God save*,  
Substituons l'*O filii*,  
Biribi,  
A la façon de *harbari*,  
Mon ami.

---

## MA LAMPE.

CHANSON ADRESSÉE A MADAME DUFRESNOY.

AIR :

VEILLE encore, ô lampe fidèle,  
Que trop peu d'huile vient nourrir!  
Sur les accens d'une immortelle  
Laisse mes regards s'attendrir.  
De l'amour que sa lyre implore,  
Tu le sais, j'ai subi la loi.  
Veillé, ma lampe, veille encore :  
Je lis les vers de Dufresnoy.

Son livre est plein d'un doux mystère,  
Plein d'un bonheur de peu d'instans,  
Il rend à mon lit solitaire  
Tous les songes de mon printemps.

53

Les dieux qu'au bel âge on adore  
Voudraient-ils revoler vers moi ?  
Veille, ma lampe, veille encore :  
Je lis les vers de Dufresnoy,

Si, comme Sapho qu'elle égale,  
Elle eût, en proie à deux penchans,  
Des amours ardente rivale,  
Aux grâces consacré ses chants ;  
Parry, près d'une Éléonore,  
Ne l'aurait pu voir sans effroi.  
Veille, ma lampe, veille encore :  
Je lis les vers de Dufresnoy.

Combien a pleuré sur nos armes  
Son noble cœur de gloire épris!  
De n'être pour rien dans ses larmes  
L'Amour alors parut surpris.  
Jamais au pays qu'elle honore  
Sa lyre n'a manqué de foi.  
Veille, ma lampe, veille encore :  
Je lis les vers de Dufresnoy.

Aux chants du Nord on fait hommage  
Des lauriers du Pindé avilis ;  
Mais de leur gloire sois l'image,  
Toi, ma lampe, toi qui pâliss.  
A ton déclin, je vois l'aurore  
Triompher de l'ombre et de toi ;  
Tu meurs, et je re lis encore  
Les vers charmans de Dufresnoy.

---



---

## LE VIEUX DRAPEAU.

(1820.)

(Cette chanson n'exprime que le vœu d'un soldat qui desire voir la Charte constitutionnellement placée sous la sauvegarde du drapeau de Fleurus, de Marengo et d'Austerlitz. Le même vœu a été exprimé à la tribune par plusieurs députés et entre autres par M. le général Foy, dans une improvisation aussi noble qu'énergique.)

---

Air : Elle aime à rire , elle aime à boire.

De mes vieux compagnons de gloire  
Je viens de me voir entouré.  
Nos souvenirs m'ont enivré ;  
Le vin m'a rendu la mémoire.  
Fier de mes exploits et des leurs,  
J'ai mon drapeau dans ma chaudière :  
Quand secourrai-je la poussière  
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Il est caché sous l'humble paille  
Où je dors pauvre et mutilé ;  
Lui qui , sûr de vaincre , a volé  
Vingt ans de bataille en bataille !

Chargé de lauriers et de fleurs  
Il brilla sur l'Europe entière :  
Quand secourrai-je la poussière  
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Ce drapeau payait à la France  
Tout le sang qu'il nous a coûté.  
Sur le sein de la liberté,  
Nos fils jouaient avec sa lance.  
Qu'il prouve encore aux oppresseurs  
Combien la gloire est roturière :  
Quand secourrai-je la poussière  
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Son aigle est resté dans la poudre,  
Fatigué de lointains exploits.  
Rendons-lui le coq des gaulois ;  
Il sut aussi lancer la foudre.  
La France, oubliant ses douleurs  
Le rebénira, libre et fière :  
Quand secourrai-je la poussière  
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Las d'errer avec la victoire,  
Des loix il deviendra l'appui.  
Chaque soldat fut, grâce à lui,  
Citoyen aux bords de la Loire.  
Seul il peut voiler nos malheurs ;  
Déployons-le sur la frontière :  
Quand secourrai-je la poussière  
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Mais il est là, près de mes armes ;  
Un instant, osons l'entrevoir.  
Viens, mon drapeau ! viens, mon espoir !  
C'est à toi d'essuyer mes larmes.

D'un guerrier qui verse des pleurs,  
Le ciel entendra la prière:  
Oui, je secourrai la poussière  
Qui ternit tes nobles couleurs.

L.A.

## MARQUISE DE PRETINTAILLE.

Air : J'veux être un chien  
A coups d'pied, à coups d'poing.

MARQUISE à trente quartiers pleins,  
J'ai pris mes droits sur les vilains :  
En amour j'aime la canaille,  
D'un ton fier je leur dis : Venez.  
Mais sous mes rideaux blasonnés,

Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Sacrifierais-je à mes attraits  
Des gentilshommes damerets,  
Qui n'ont ni carrure ni taille ?  
Non, mais j'accable cent gredins  
De mes feux et de mes dédains.

Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Je veux citer les plus marquans,  
Bien qu'après coup tous ces croquans  
Osent me traiter d'antiquaille :  
Je ne suis, aux yeux des malins,  
Qu'une savonnette à vilains.

Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Mon laquais était tout porté,  
Mais il parle de liberté :  
De mes parechemins il se raille.  
Paix ! lui dis-je, et traite un peu mieux  
Ce que je tiens de mes aïeux.

Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Arrive après mon confesseur :  
Du parti sacré défenseur,  
Il serre de près son ouaille.  
Avec moi, son front virginal  
Vise au chapeau de cardinal.

Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Je veux corrompre un député :  
Pour l'amour et la liberté,  
Il était plus chaud qu'une caïlle.  
L'aveu que ma bouche octroya  
Mit les droits de l'homme à quia.

Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Mon fermier, butor bien nerveux,  
Dont la Charte a comblé les vœux,  
Dénigrât la glèbe et la taille;  
Mais je lui fis voir, à loisir,  
Tout ce qu'on gagne au bon plaisir.

Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

J'oubliais certain grand coquin,  
Pauvre officier républicain,  
Brave au lit comme à la mitraille:  
J'ai rengé sur ce possédé  
Charette, Cobourg et Condé.

Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

Mes privilèges s'éteindraient,  
Si nos étrangers ne rentrèrent;  
A ma note aussi je travaille:  
En attendant forçons le roi  
De solder les Suisses pour moi.

Vils roturiers,  
Respectez les quartiers  
De la marquise de Pretintaille.

---



---

## LE TREMBLEUR,

OU

MES ADIEUX A M. DUPONT (DE L'ÈURE), EX-  
PRÉSIDENT A LA COUR ROYALE DE ROUEN.

CHANSON FAITE ET CHANTÉE A ROUEN, QUELQUES JOURS  
AVANT LES ÉLECTIONS DE 1830.

Air : Je va's bientôt quitter l'empire.

DUPONT, que vient-on de m'apprendre ?  
Quoi ! l'on tourmente vos amis !  
J'ai des précautions à prendre;  
Vous le savez, je suis commis (*bis*).  
Dès qu'une amitié m'embarrasse,  
Soudain, les nœuds en sont rompus (*bis*)  
Bien mieux que vous je sais garder ma place  
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.  
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Du peuple obtenez le suffrage;  
Moi, du pouvoir je crains les coups  
En vain la France rend hommage  
A la vertu qui brille en vous ;

A peine j'ose vous promettre  
De vous rendre encor vos saluts :  
Votre vertu pourrait me compromettre.  
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.  
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Chez nous le courage importune,  
Et votre sage et noble voix  
A fait trembler à la tribune  
Ceux qui méconnaissent nos droits.  
De vos discours on tient registre ;  
Peut-être aussi les ai-je lus.  
Mais les talens ne font pas un ministre.  
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.  
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Héritier de la gloire antique,  
Admiré de tous les Français,  
Le front ceint du rameau civique,  
Sous le chaume vivez en paix.  
A votre renom j'ai beau croire,  
Je pense comme nos ventrus :  
On ne vit pas de pain sec et de gloire.  
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.  
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Oui, je vous suis sans autre forme,  
Vous que long-temps mon cœur aimait.  
Je ne veux pas qu'on me réforme,  
Comme P...ier vous réforma.  
Adieu donc, honneur de la France !  
Du préfet je crains les argus.  
Avec L.... je ferai connaissance.  
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.  
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

---



---

## MA CONTEMPORAINE.

COUPLÉT ÉCRIT SUR L'ALBUM DE  
MADAME M\*\*\*.

Aix : Ma belle est la belle des belles

Vous vous vantez d'avoir mon âge :  
Sachez que l'Amour n'en croit rien.  
Jadis les Parques ont, je gage,  
Mélé votre fil et le mien.  
Au hasard alors ces matrones  
Faisant deux lots de notre temps,  
J'eus les hivers et les automnes,  
Vous les étés et les printemps.

LA  
MORT DU ROI CHRISTOPHE,

ou

NOTE PRÉSENTÉE PAR LA NOBLESSE D'HAÏTI  
AUX TROIS GRANDS ALLIÉS.

(DÉCEMBRE 1820.)

Air : La Catacoua.

CHRISTOPHE est mort, et du royaume  
La noblesse a recours à vous :  
François, Alexandre, Guillaume,  
Prenez aussi pitié de nous.  
Ce n'est point pays limitrophe,  
Mais le mal fait tant de progrès !  
Vite, un congrès !  
Deux, trois congrès !  
Quatre congrès !  
Cinq congrès ! dix congrès !  
Princes, vengez ce bon Christophe,  
Roi digne de tous vos regrets.

Il tombe après avoir fait rage  
Contre les peuples maladroits  
Qui, du trône écartant l'orage,  
Pour l'affermir bornent ses droits.  
A réfuter maint philosophe  
Ses canons étaient toujours prêts.

Vite, un congrès !  
Deux, trois congrès !  
Quatre congrès !  
Cinq congrès ! dix congrès !  
Princes, vengez ce bon Christophe,  
Roi digne de tous vos regrets.

Avec respect traitez l'Espagne :  
Votre maître y perdit ses pas.  
Naple est un pays de Cocagne ;  
Mais des volcans n'approchez pas.  
Vous taillerez en pleine étoffe,  
Venez chez nous par un vent frais.

Vite, un congrès !  
Deux, trois congrès !  
Quatre congrès !  
Cinq congrès ! dix congrès !  
Princes, vengez ce bon Christophe,  
Roi digne de tous vos regrets.

Dons Quichottes de l'arbitraire,  
Allons, morbleu, de la valeur !  
Ce monarque était votre frère.  
Les rois sont de même couleur.  
Exploiter une catastrophe  
S'accorde avec vos plans secrets.  
Vite, un congrès !  
Deux, trois congrès !

Quatre congrès!  
Cinq congrès! dix congrès!  
Princes, vengez ce bon Christophe,  
Roi digne de tous vos regrets.

---

## LA FORTUNE.

Ara : De la Sabotière.  
ou : Vaudeville du Vieux Chasseur.

Pan! pan! est-ce ma brune,  
Pan! pan! qui frappe en bas?  
Pan! pan! c'est la Fortune :  
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Tous mes amis, le verre en main  
De joie enivrent ma chambrette.  
Nous n'attendons plus que Lisette;  
Fortune, passe ton chemin.

Pan! pan! est-ce ma brune,  
Pan! pan! qui frappe en bas?  
Pan! pan! c'est la Fortune :  
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Si l'on en croit ce qu'elle dit,  
Son or chez nous ferait merveilles.  
Mais nous avons là vingt bouteilles  
Et le traiteur nous fait crédit.

Pan! pan! est-ce ma brune,  
Pan! pan! qui frappe en bas?  
Pan! pan! c'est la Fortune :  
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Elle offre perles et rubis,  
Manteaux d'une richesse extrême.  
Eh! que nous fait la pourpre même  
Nous venons d'ôter nos habits.

Pan! pan! est-ce ma brune,  
Pan! pan! qui frappe en bas?  
Pan! pan! c'est la Fortune :  
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Elle nous traite en écumeurs,  
Parle de gloire et de génie.  
Hélas! grâce à la calomnie,  
Nous ne croyons plus aux lauriers.

Pan! pan! est-ce ma brune,  
Pan! pan! qui frappe en bas?  
Pan! pan! c'est la Fortune :  
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Loin des plaisirs, point ne voulons  
Aux cieus être lancés par elle :  
Sans même essayer la nacelle,  
Nous voyons s'enfler ses ballons.

Pan! pan! est-ce ma brune,  
Pan! pan! qui frappe en bas?  
Pan! pan! c'est la Fortune :  
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Mais tous nos voisins attroupés  
 Implorent ses faveurs traitresses:  
 Ah! chers amis, par nos maîtresses  
 Nous serons plus gaiment trompés.

Pan! pan! est-ce ma brune,  
 Pan! pan! qui frappe en bas?  
 Pan! pan! c'est la Fortune:  
 Pan! pan! je n'ouvre pas.

## LOUIS XI (1).

Air : Sans un petit brin d'amour.

Heureux villageois, dansons:  
 Sautez, fillettes  
 Et garçons!  
 Unissez vos joyeux sons,  
 Musettes  
 Et chansons!

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,  
 Louis, dont nous parlons tout bas,  
 Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,  
 S'il peut sourire à nos ébats.

(1) On sait que ce roi, retiré au Plessis-les Tours, avec Tristan, confident et exécuteur de ses cruautés, voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.

Heureux villageois, dansons:  
 Sautez, fillettes  
 Et garçons!  
 Unissez vos joyeux sons,  
 Musettes  
 Et chansons!

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,  
 Louis se retient prisonnier.  
 Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même;  
 Surtout il craint son héritier.

Heureux villageois, dansons:  
 Sautez, fillettes  
 Et garçons!  
 Unissez vos joyeux sons,  
 Musettes  
 Et chansons!

Voyez d'ici briller cent hallebardes.  
 Aux feux d'un soleil pur et doux.  
 N'entend-on pas le Qui vive des gardes,  
 Qui se mêle au bruit des verrous?

Heureux villageois, dansons:  
 Sautez, fillettes  
 Et garçons!  
 Unissez vos joyeux sons,  
 Musettes  
 Et chansons!

Il vient! il vient! Ah! du plus humble chaume  
 Ce roi peut envier la paix:  
 Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,  
 A travers ces barreaux épais?

Heureux villageois, dansons :  
 Sautez, fillettes  
 Et garçons !  
 Unissez vos joyeux sons,  
 Musettes  
 Et chansons !

Dans nos hameaux, quelle image brillante  
 Nous nous faisons d'un souverain !  
 Quoi ! pour le sceptre une main défaillante !  
 Pour la couronne un front chagrin !

Heureux villageois, dansons :  
 Sautez, fillettes  
 Et garçons !  
 Unissez vos joyeux sons,  
 Musettes  
 Et chansons !

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne :  
 L'horloge a causé son effroi :  
 Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne,  
 Pour un signal de son heffroi.

Heureux villageois, dansons :  
 Sautez, fillettes  
 Et garçons !  
 Unissez vos joyeux sons,  
 Musettes  
 Et chansons !

Mais notre joie, hélas ! le désespère :  
 Il fuit avec son favori.  
 Craignons sa haine, et disons qu'en bon père  
 A ses enfans il a souri.

Heureux villageois, dansons :  
 Sautez, fillettes  
 Et garçons !  
 Unissez vos joyeux sons,  
 Musettes  
 Et chansons !

---

## LES ADIEUX A LA GLOIRE.

(DÉCEMBRE 1820.)

AIR : Je commence à m'apercevoir  
 Qu'il est d'la musique. (d'ALEXIS)

CHANTONS le vin et la beauté :  
 Tout le reste est folie.  
 Voyez comme on oublie  
 Les hymnes de la liberté.  
 Un peuple lrave  
 Retombe esclave :  
 Fils d'Epicure, ouvrez-moi votre cave.  
 La France, qui souffre en repos,  
 Ne veut plus que mal à propos  
 J'ose en trompette ériger mes pipeaux.  
 Adieu donc, pauvre gloire !  
 Dshéritons l'histoire.  
 Venez, amours, et versez-nous à boire.

Quoil d'indignes enfans de Mars  
 Briguient une livre,  
 Quand ma muse éplorée  
 Recrutait poir leurs étendars !  
 Ah! s'il m'arrive  
 Beauté naïve,

Sous ses baisers ma voix sera captive :  
 Ou flattons si bien, que pour moi  
 On exhume aussi quelque emploi.  
 Oui, noir ou blanc, soyons le fou du roi.  
 Adieu donc, pauvre gloire !  
 Déshéritons l'histoire.

Venez, amours, et versez-nous à boire.

Des excès de nos ennemis.  
 Chaque juge est complice,  
 Et la main de justice  
 De soufflets accable Thémis.  
 Plus de satire !  
 N'osant médire,

J'orne de fleurs et ma coupe et ma lyre.  
 J'ai trop bravé nos tribunaux ;  
 Dans leurs dédales infernaux,  
 J'entends Cerbère et ne vois point Minos.  
 Adieu donc, pauvre gloire !  
 Déshéritons l'histoire.

Venez, amours, et versez-nous à boire.

Des tyrans par nous soudoyés  
 La faiblesse est connue ;  
 Gulliver éternue,  
 Et tous les nains sont foudroyés.  
 Mais quelle image !  
 Non, plus d'orage :  
 De nos plaisirs redoutons le naufrage :

Oprimés, gémissiez plus bas.  
 Que nous fait, dans un gai repas,  
 Que l'univers souffre ou ne souffre pas ?  
 Adieu donc, pauvre gloire !  
 Déshéritons l'histoire.

Venez, amours, et versez-nous à boire.

Du sommeil de la liberté  
 Les rêves sont pénibles :  
 Devenons insensibles  
 Pour conserver notre gaité.  
 Quand tout succombe,  
 Faible colombe,

Ma muse aussi sur des roses retombe.

Lasse d'imiter l'aigle altier,  
 Elle reprend son doux métier :  
 Bacchus m'appelle, et je rentre au quartier.  
 Adieu donc, pauvre gloire !  
 Déshéritons l'histoire.

Venez, amours, et versez-nous à boire.

---



---

## LES DEUX COUSINS,

ou

### LETTRE D'UN PETIT ROI A UN PETIT DUC.

Air : Daignez m'épargner le reste.

SALUT ! petit cousin germain ;  
 D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.  
 La Fortune te tend la main :  
 Ta naissance l'a fait sourire.  
 Mon premier jour aussi fut beau :  
 Point de Français qui n'en convienne.  
 Les rois m'adoraient au berceau,  
 Et cependant je suis à Vienne !

Je fus bercé par tes faiseurs  
 De vers, de chansons, de poèmes :  
 Ils sont, comme les confiseurs,  
 Partisans de tous les baptêmes.  
 Les eaux d'un fleuve bien mondain  
 Vont laver ton âme chrétienne ;  
 On m'offrit de l'eau du Jourdain,  
 Et cependant je suis à Vienne !

Ces juges, ces pairs avilis  
 Qui te prédisent des merveilles  
 De mon temps juraient que les lis  
 Seraient le butin des abeilles.

Parmi les nobles détracteurs  
 De toute vertu plébéienne,  
 Ma nourrice avait des flatteurs,  
 Et cependant je suis à Vienne !

Sur des lauriers je me couchais ;  
 La pourpre seule t'environne,  
 Des sceptres étaient mes hochets :  
 Mon hourlet fut une couronne.  
 Méchant hourlet ! puisqu'un faux pas  
 Même au saint Père ôta la sienne :  
 Mais j'avais pour moi nos prélats,  
 Et cependant je suis à Vienne !

Quant aux maréchaux, je crois peu  
 Que du monde ils t'ouvrent l'entrée.  
 Ils préfèrent au cordon bleu,  
 De l'honneur l'étoile sacrée.  
 Mon père à leur beau dévouement  
 Livra sa fortune et la mienne :  
 Ils auront tenu leur serment,  
 Et cependant je suis à Vienne !

Près du trône si tu grandis,  
 Si je végète sous puissance,  
 Confonds ces courtisans maudits,  
 En leur rappelant ma naissance.  
 Dis-leur : « Je puis avoir mon tour,  
 « De mon cousin qu'il vous souviene.  
 « Vous lui promettiez votre amour  
 « Et cependant il est à Vienne ! »

---



---

## LES VENDANGES.

Air : Pierrot sur le bord d'un ruisseau.  
ou : Air nouveau de M. LOUIS.

L'ACROBE annonce un jour serein ;  
Vite à l'ouvrage !  
Et reprenons courage.  
Fillettes, flûte et tambourin,  
Mettez les vendangeurs en train-  
Du vin qu'a fait tourner l'orage,  
Un vin nouveau bientôt consolera.  
Amis, chez nous la gaité renaitra.  
Ah ! ah ! la gaité renaitra. } bis.

Notre maire tourne à tout vent ;  
D'écharpe il change,  
Et de tout vin s'arrange.  
Mais puisqu'ainsi ce bon vivant  
De couleur changea si souvent,  
Qu'avec son écharpe il vendange,  
Et de vin doux on la barbouillera.  
Amis, chez nous la gaité renaitra.  
Ah ! ah ! la gaité renaitra.

Le juge qui, de vingt façons,  
En robe noire,  
Explique son grimoire,  
Candanne jusqu'à nos chansons

Mais grâce au vin que nous pressons  
Que lui-même il chante après boire  
La liberté, la gloire, et cetera,  
Amis, chez nous la gaité renaitra.  
Ah ! ah ! la gaité renaitra.

Si le curé, peu tolérant,  
Gronde sans cesse,  
Et veut qu'on se confesse,  
Son gros nez rouge nous apprend  
L'intérêt qu'à nos vins il prend.  
Pour en boire ailleurs qu'à la messe,  
Sur chaque mort qu'il dise un *liber a.*  
Amis, chez nous la gaité renaitra.  
Ah ! ah ! la gaité renaitra.

Que du châtelain en souci  
L'orgueil insigne  
Au bonheur se résigne,  
Il verra les titres qu'ici  
Noté nous a transmis aussi.  
Ils sont sur des feuilles de vigne ;  
Aux parcheminis il les préférera.  
Amis, chez nous la gaité renaitra.  
Ah ! ah ! la gaité renaitra.

Beau pays, fertile et guerrier,  
A la souffrance  
Oppose l'espérance.  
Au pampre tu peux marier  
Olive, épi, rose et laurier.  
Vendangeons, et vive la France !  
Le monde un jour avec nous trinquera.  
Amis, chez nous la gaité renaitra.  
Ah ! ah ! la gaité renaitra.

## L'ORAGE.

AIR : C'est l'amour, l'amour.

Chers enfans, dansez, dansez !  
 Votre âge  
 Echappe à l'orage :  
 Par l'espoir gaiement bercés,  
 Dansez, chantez, dansez.

A l'ombre de vertes charmillies,  
 Fuyant l'école et les leçons,  
 Petits garçons, petites filles,  
 Vous voulez danser aux chansons.  
 En vain ce pauvre monde  
 Craint de nouveaux malheurs ;  
 En vain la foudre gronde.  
 Couronnez-vous de fleurs.

Chers enfans, dansez, dansez !  
 Votre âge  
 Echappe à l'orage :  
 Par l'espoir gaiement bercés,  
 Dansez, chantez, dansez !

L'éclair sillonne le nuage.  
 Mais il n'a point frappé vos yeux.  
 L'oiseau se tait dans le feuillage  
 Rien n'interrompt vos chants joyeux.

J'en crois votre allégresse ;  
 Oui, bientôt d'un ciel pur  
 Vos yeux, brillans d'ivresse,  
 Réfléchiront l'azur.

Chers enfans, dansez, dansez !  
 Votre âge  
 Echappe à l'orage :  
 Par l'espoir gaiement bercés,  
 Dansez, chantez, dansez !

Vos pères ont eu bien des peines ;  
 Comme eux ne soyez point trahis ;  
 D'une main ils brisaient leurs chaînes  
 De l'autre ils vengeaient leur pays.  
 De leur char de victoire  
 Tombés sans déshonneur,  
 Ils vous lèguent la gloire :  
 Ce fut tout leur bonheur.

Chers enfans, dansez, dansez !  
 Votre âge  
 Echappe à l'orage :  
 Par l'espoir gaiement bercés,  
 Dansez, chantez, dansez !

Au bruit de lugubres fanfares,  
 Hélas ! vos yeux se sont ouverts.  
 C'était le clairon des barbares  
 Qui vous annonçait nos revers :  
 Dans le fracas des armes  
 Sous nos toits en débris,  
 Vous mêliez à nos larmes  
 Votre premier souris.

Chers enfans, dansez, dansez!  
 Votre âge  
 Échappe à l'orage :  
 Par l'espoir gaiement bercés,  
 Dansez, chantez, dansez!

Vous triompherez des tempêtes  
 Où notre courage expira.  
 C'est en éclatant sur nos têtes  
 Que la foudre nous éclaira.  
 Si le Dieu qui vous aime  
 Crut devoir nous punir,  
 Pour vous sa main resseme  
 Les champs de l'avenir.

Chers enfans, dansez, dansez!  
 Votre âge  
 Échappe à l'orage :  
 Par l'espoir gaiement bercés,  
 Dansez, chantez, dansez!

Enfans, l'orage, qui redouble,  
 Du sort présage le courroux.  
 Le sort ne vous cause aucun trouble  
 Mais à mon âge on craint ses coups.  
 S'il faut que je succombe  
 En chantant nos malheurs,  
 Déposez sur ma tombe  
 Vos couronnes de fleurs.

Chers enfans, dansez, dansez!  
 Votre âge  
 Échappe à l'orage :  
 Par l'espoir gaiement bercés,  
 Dansez, chantez, dansez!

---



---

## LE CINQ MAI.

(1821.)

AIR: Muse des bois et des accords champêtres.

Dés Espagnols m'ont pris sur leur navire,  
 Aux bords lointains où tristement j'étais.  
 Humble débris d'un héroïque empire,  
 J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.  
 Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,  
 Sous le soleil, je vogue plus joyeux.  
 Pauvre soldat, je reverrai la France :  
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieux ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !  
 Et voilà donc où languit le héros !  
 Bons Espagnols, là s'éteint votre haine :  
 Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.  
 Je ne puis rien, rien pour sa délivrance ;  
 Le temps n'est plus des trépas glorieux !  
 Pauvre soldat, je reverrai la France :  
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible  
 Qui fracassa vingt trônes à-la-fois.  
 Ne peut-il pas, se relevant terrible,  
 Aller mourir sur la tête des rois ?  
 Ah ! ce rocher repousse l'espérance :  
 L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.  
 Pauvre soldat, je reverrai la France :  
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la victoire à le suivre :  
 Elle était lasse ; il ne l'attendit pas.  
 Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre ;  
 Mais quels serpens enveloppent ses pas !  
 De tout laurier un poison est l'essence :  
 La mort couronne un front victorieux.  
 Pauvre soldat, je reverrai la France :  
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,  
 « Serait-ce lui ! disent les pointats :  
 « Vient-il encor redemander le monde ?  
 « Armons soudain deux millions de soldats. »  
 Et lui, peut-être, accablé de souffrance  
 A la patrie adresse ses adieux.  
 Pauvre soldat, je reverrai la France :  
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,  
 Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil !  
 Bien au-dessus des trônes de la terre,  
 Il apparaît brillant sur cet écueil.  
 Sa gloire est là, comme le phare immense  
 D'un nouveau monde, et d'un monde trop vieux.  
 Pauvre soldat, je reverrai la France :  
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage ?  
 Un drapeau noir ! ah ! grands dieux ! je frémis !  
 Quoi ! lui mourir ! ô gloire, quel veuvage !  
 Autour de moi pleurent ses ennemis.  
 Loïn de ce roc nous fuyons en silence ;  
 L'astre du jour abandonne les cieux.  
 Pauvre soldat, je reverrai la France :  
 La main d'un fils me fermera les yeux.

CHANSONS

NOUVELLES.

---

## PRÉFACE.

Ain du vaudeville de Préville et Taconnet.  
ou : des Chevilles de maître Adam.

ALLEZ, enfans, nés sous un autre règne ;  
Sous celui-ci, quittez le coin du feu.  
Adieu ! partez, bien que pour vous je craigne  
Certains gens qui pardonnent trop peu.  
On m'a crié : L'occasion est bonne,  
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.  
Allez, enfans ; mais n'éveillez personne :  
Mon médecin m'ordonne le repos.

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes !  
J'ai vu Thémis m'ôter mon plus doux bien ;  
Car en prison le sommeil est sans charmes :  
Près du malheur on ne dort jamais bien.  
J'entends encor le verrou qui résonne,  
Et dans ma main fait trembler mes pipeaux.  
Allez, enfans ; mais n'éveillez personne :  
Mon médecin m'ordonne le repos.

Si l'on disait : La gaîté vous délaisse,  
Vous répondrez (et pour moi j'en rougis),  
« De notre père accusant la faiblesse,  
« Les plus joyeux sont restés au legis. »

Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne,  
Pincer au lit le diable et ses suppôts.  
Allez, enfans ; mais n'éveillez personne :  
Mon médecin m'ordonne le repos.

Vous passerez près d'une ruche pleine,  
D'abeilles, non : mais de guêpes, je crois.  
Ne soufflez mot ; retenez votre haleine ;  
Tremblez, enfans, vous qui jurez parfois !  
Le dard caché, qu'à ces guêpes Dieu donne,  
A fait périr des bergers, des troupeaux.  
Allez, enfans ; mais n'éveillez personne :  
Mon médecin m'ordonne le repos.

Petits Poucets de la littérature,  
S'il vient un ogre, évitez bien sa dent :  
Ou, s'il s'endort, dérobez sa chaussure :  
De s'en servir on peut juger prudent.  
Non : Qu'ai-je dit ? Ah ! la peur déraisonne,  
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux  
Allez, enfans ; mais n'éveillez personne :  
Mon médecin m'ordonne le repos.

## CHANSONS NOUVELLES.

---

### LA MUSE EN FUITE,

ou

#### MA PREMIÈRE VISITE AU PALAIS DE JUSTICE.

( Chanson faite à l'occasion des premières poursuites judiciaires exercées contre moi pour la publication de mon Recueil. )

Ain : Halte là.

QUITTEZ la lyre, ô ma muse !  
Et déchirez ce mandai.  
Vous voyez qu'on vous accuse  
De plusieurs crimes d'état.  
Pour un interrogatoire  
Au Palais comparaisons.  
Plus de chansons pour la gloire !  
Pour l'amour plus de chansons !  
Suivez-moi !  
C'est la loi.  
Suivez-moi, de par le Roi

Nous marchons, et je découvre  
L'asile des souverains.  
Muse, la Fronde en ce Louvre  
Vit pénétrer ses refrains (1).  
*Au qui vive d'ordonnance,*  
Alors, prompte à s'avancer,  
La chanson répondait : France !  
Les gardes laissaient passer.  
Suivez-moi !  
C'est la loi.  
Suivez-moi, de par le Roi.

La justice nous appelle  
De l'autre côté de l'eau.  
Voici la Sainte-Chapelle  
Où l'on pria pour Boileau (2).  
S'il renaissait, ce grand maître,  
Le clergé, remis en train,  
En prison ferait peut-être  
Fourrer l'auteur du Lutrin.  
Suivez-moi !  
C'est la loi.  
Suivez-moi, de par le Roi !

---

(1) Jamais plus de chansons ne furent lancées de part et d'autre qu'à l'époque de la Fronde, et Blot et Marigni, chansonniers du temps, ne furent l'objet d'aucune poursuite.

(2) On sait que Boileau fut enterré dans l'église située sous la Sainte-Chapelle, où l'on voyait le fameux lutrin qui inspira l'un des ouvrages les plus parfaits de notre langue.

Là, devant ce péristyle,  
Un tribunal impuissant  
Au bûcher livra l'Emile (1).  
Phéix toujours renaissant,  
Muse, de nos chansonnettes,  
Aujourd'hui l'on va tâcher  
De faire des allumettes  
Pour ranimer ce bûcher.  
Suivez-moi !  
C'est la loi.  
Suivez-moi, de par le Roi !

Muse, voici la grand'salle...  
Eh quoi ! vous fuyez devant  
Des gens en robe un peu sale,  
Par vous piqués trop souvent.  
Revenez donc, pauvre sottie,  
Voir prendre à vos ennemis,  
Pour peser une marotte,  
Les balances de Thémis.  
Suivez-moi !  
C'est la loi.  
Suivez-moi, de par le Roi !

Elle fuit, et chez le juge  
J'entre, et puis enfin je sors.  
Mais devinez quel refuge  
Ma muse avait pris alors.

---

(1) On sait également que par arrêt du parlement l'Emile fut brûlé par la main du bourreau, et son auteur décrété de prise de corps.

Gaîment avec la grisette  
 D'un président, bon humain,  
 Cette folle, à la buvette,  
 Répétait le verre en main :  
 Suivez-moi !  
 C'est la loi.  
 Suivez-moi, de par le Roi !

---

## DÉNONCIATION

EN FORME D'IMPROMPTU.

A PROPOS DE COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ENVOYÉS PENDANT  
 MON PROCÈS.

Air : Du ballet des Pierrots.

Ox m'a dénoncé, je dénonce :  
 Oui, je dénonce des couplets  
 La gaité de l'auteur annonce  
 Qu'il pent figurer au palais :  
 On voit, à l'air dont il vous traite,  
 Que cent fois il vous persifla.  
 Messieurs les juges, qu'on arrête,  
 Qu'on arrête cet homme-là.

Il prétend rire des entraves  
 Qu'à la presse l'on veut donner.  
 Il croit à la gloire des braves :  
 Pourriez-vous le lui pardonner ?  
 Il ose vanter la musette  
 Qui dans leurs maux les consola.  
 Messieurs les juges, qu'on arrête,  
 Qu'on arrête cet homme-là.

Il prodigue la flatterie  
 A ceux qui sont persécutés :  
 Il pourrait chanter la patrie,  
 C'est un grand tort, vous le sentez  
 De l'esprit qu'à ma muse il prête,  
 Vengez-vous sur l'esprit qu'il a.  
 Messieurs les juges, qu'on arrête,  
 Qu'on arrête cet homme là.

---



---

## ADIEUX A LA CAMPAGNE.

( Cette chanson, faite dans le mois de novembre 1821, fut copiée et distribuée au tribunal le jour de ma condamnation. )

---

Air : Muse des bois et des accords champêtres

SOLEIL si doux, au déclin de l'automne,  
 Arbres jaunis, je viens vous voir encor.  
 N'espérons plus que la haine pardonne  
 A mes chansons leur trop rapide essor.  
 Dans cet asile, où reviendra Zéphire,  
 J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.  
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;  
 Echos des bois, répétez mes adieux.

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,  
 Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants !  
 Mais de grandeurs la France dépouillée  
 Courbait son front sous le joug des méchants.  
 Je leur lançai les traits de la satire ;  
 Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux.  
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;  
 Echos des bois, répétez mes adieux.

Déjà leur rage atteint mon indigence (1) ;  
 Au tribunal ils traînent ma gaieté ;  
 D'un masque saint ils couvrent leur vengeance :  
 Rougiraient-ils devant ma probité ?  
 Ah ! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire :  
 L'intolérance est fille des faux dieux.  
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire :  
 Echos des bois, répétez mes adieux.

Sur des tombeaux si j'évoque la gloire,  
 Si j'ai prié pour d'illustres soldats,  
 Ai-je, à prix d'or, aux pieds de la victoire,  
 Encouragé le meurtre des états ?  
 Ce n'était point le soleil de l'empire  
 Qu'à son lever je chantais dans ces lieux.  
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;  
 Echos des bois, répétez mes adieux.

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie,  
 ..... s'amuse à mesurer mes fers ;  
 Même aux regards de la France asservie,  
 Un noir cachot peut illustrer mes vers.  
 A ses barreaux je suspendrai ma lyre,  
 La renommée y jettera les yeux.  
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;  
 Echos des bois, répétez mes adieux.

---

(1) Lorsque mon Recueil parut, on m'a assuré que ce fut le ministère qui força les membres du conseil de l'Université de m'ôter le modique emploi d'expéditionnaire que j'occupais depuis douze ans.

Sur ma prison vienne au moins Philomète !  
 Jadis un roi causa tous ses malheurs.  
 Partons : j'entends le géolier qui m'appelle.  
 A dieux les champs, les eaux, les prés, les fleurs  
 Mes fers sont prêts ; la liberté m'inspire ;  
 Je vais chanter son hymne glorieux.  
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire :  
 Echos des bois, répétez mes adieux.

---

## LA LIBERTÉ.

( Première chanson faite à Sainte-Pélagie, en janvier  
 1822. )

Air : Chantons Lætaminii,

D'un petit bout de chaîne  
 Depuis que j'ai taté,  
 Mon cœur en belle haine  
 A pris la liberté.  
 Fi de la liberté !  
 A bas la liberté !

..... ce vrai sage,  
 M'a fait par charité  
 Sentir de l'esclavage  
 La légitimité.  
 Fi de la liberté !  
 A bas la liberté !

Plus de vaines louanges  
 Pour cette déité,  
 Qui laisse en de vieux lauges  
 Le monde emmaillotté !  
 Fi de la liberté !  
 A bas la liberté !

De son arbre civique  
 Que nous est-il resté ?  
 Un bâton despotique,  
 Scepire sans majesté.  
 Fi de la liberté !  
 A bas la liberté !

Interrogeons le Tibre,  
 Lui seul a bien goûté,  
 Sueur de peuple libre,  
 Crasse d'oisiveté.  
 Fi de la liberté !  
 A bas la liberté !

Du bon sens qui nous gague  
 Quand l'homme est infecté,  
 Il n'est plus dans son bague  
 Qu'un forcat révolté.  
 Fi de la liberté !  
 A bas la liberté !

Bons porte-clefs que j'aime,  
 Géoliers pleins de gaité,  
 Par vous, au Louvre même,  
 Que ce veu soit porté.  
 Fi de la liberté !  
 A bas la liberté !

---



---

## LA CHASSE.

CHANSON DE REMERCÏMENT A DES CHASSEURS DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE, QUI M'ENVOYÈRENT UNE BOURRICHE GARNIE D'EXCELLENT GIBIER.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

Air : Tonton, tontaine.

GRACE à votre bourriche pleine  
De gibier digne d'un glouton,  
Tonton, tonton, tontaine tonton,  
Joyeux chasseurs d'Ille-et-Vilaine,  
De votre cor je prends le ton,  
Tonton, tontaine, tonton.

Chassez, morbleu, chassez encore :  
Quittez Rosette et Jeanneton,  
Tonton, tonton, tontaine tonton ;  
Ou pour rabattre, dès l'aurore  
Que les amours soient de planton,  
Tonton, tontaine tonton.

Si le Béarnais a fait mettre  
Maint chasseur au fond d'un ponton (1),  
Tonton, tonton, tontaine tonton ;  
Gabrielle daignait permettre  
Qu'on braconnât dans son canton,  
Tonton, tontaine tonton.

Jadis nul n'osait en province  
Porter aux champs son mousqueton ;  
Tonton, tonton, tontaine tonton.  
On gardait la perdrix du prince ;  
Le loup dévorait le mouton,  
Tonton, tontaine tonton.

Vous, qui consolez ma disgrâce,  
Pour nos droits vous tremblez, dit-on,  
Tonton, tonton, tontaine tonton,  
Sauvez au moins le droit de chasse,  
Pour l'honneur du pays breton,  
Tonton, tontaine tonton.

---

(1) Henri IV renouvela des ordonnances très-sévères contre les délits de chasse.

---



---

## MA GUÉRISON.

ÉPONSE A DES SEMUROIS QUI, POUR FAIRE PASSER LA  
FOLIE QUE J'AI EUE D'ESSAYER DE GUÉRIR DES GENS  
INCURABLES, M'ONT ENVOYÉ DU VIN DE CHAMBERTIN  
ET DE ROMANÉE, EN M'ORDONNANT DES DOUCHES INTÉ-  
RIEURES, PENDANT MON SÉJOUR EN PRISON.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

Ain : De la Treille de sincérité.

J'espère

Que le vin opère :  
Oui, tout est bien, même en prison :  
Le vin m'a rendu la raison.

Après un coup de Romanée,  
La danse ayant calmé mes sens,  
J'ai maudit ma muse obstinée  
A railler les hommes puissans (bis).  
Un accès pouvait me reprendre ;  
Mais, du topique effet certain !  
J'avais de l'encens à leur vendre  
Après un coup de Chambertin.

J'espère

Que le vin opère :  
Oui, tout est bien, même en prison :  
Le vin m'a rendu la raison

Après deux coups de Romanée,  
Rouissant de tous mes forfaits,  
Je vois ma chambre environnée  
D'heureux que le pouvoir a faits.  
De mes juges l'arrêt suprême  
Touche mon esprit libertain,  
J'admire..... lui-même.  
Après deux coups de Chambertin.

J'espère

Que le vin opère :  
Oui, tout est bien, même en prison :  
Le vin m'a rendu la raison.

Après trois coups de Romanée,  
Je n'aperçois plus d'oppresseurs ;  
La presse n'est plus enchaînée,  
Le budget seul a des censeurs ;  
La tolérance, par la ville,  
Court en habit de sacristain ;  
Je vois pratiquer l'Évangile  
Après trois coups de Chambertin.

J'espère

Que le vin opère :  
Oui, tout est bien, même en prison  
Le vin m'a rendu la raison.

Am dernier coup de Romanée,  
Mon œil, mouillé de joyeux pleurs,  
Voit la liberté couronnée  
D'olivier, d'épis et de fleurs.  
Les douces lois sont les plus fortes ;  
L'avenir n'est plus incertain :  
J'entends tomber verrous et portes  
Au dernier coup de Char bertin.



J'espère

Que le vin opère;  
Oui, tout est bien, même en prison:  
Le vin m'a rendu la raison.

O Chambertin ! ô Romanée !  
Avec l'aurore d'un beau jour,  
L'illusion chez vous est née  
De l'espérance et de l'amour.  
Cette fée, aux humains donnée,  
Pour baguette tient du destin  
Tantôt un cep de Romanée,  
Tantôt un cep de Chambertin.

J'espère

Que le vin opère:  
Oui, tout est bien, même en prison  
Le vin m'a rendu la raison.

---



---

## L'AGENT PROVOCATEUR.

REMERCIEMENT A D'AUTRES BOURGUIGNONS QUI M'AVAIENT  
ENVOYÉ DU VIN DES DIFFÉRENS CRUS LES PLUS RENOMMÉS.

(SAINTÉ-PÉLAGIE.)

ATR : Je vais bientôt quitter l'empire.

Avec son habit un peu mince,  
Avec son chapeau goudronné,  
Comme l'honneur de la province,  
Ce Bourguignon nous est donné (*bis*).  
Quoiqu'il soit d'âge respectable,  
Que d'un beau nom il soit porteur (*bis*),  
Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :  
C'est un agent provocateur (*ter*).

Il est ami de l'infortune,  
M'ont dit ceux qui l'ont annoncé ;  
Pourtant un soupçon m'importune :  
Par la police il a passé.... (1).  
Plus d'un personnage notable,  
Là souvent devient délateur.  
Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :  
C'est un agent provocateur.

---

(1) On visite tous les objets envoyés aux prisonniers ; des agens de police sont chargés de ce soin.

Mais il circule, et de la France  
 Déjà nous vantons les héros;  
 A nos yeux déjà l'espérance  
 Sourit à travers les barreaux.  
 Enfin son charme inévitable  
 Sollicite un malin chanteur.  
 Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :  
 C'est un agent provocateur.

Il nous ferait chanter la gloire  
 D'un sol fertile en joyeux ceps,  
 Et l'empereur dont la mémoire  
 Reste en honneur chez les Français.... (1)  
 Oui, sur Probus, prince équitable,  
 Il nous souffle un chorus flatteur.  
 Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :  
 C'est un agent provocateur.

De ce traître faisons justice :  
 Exprès prolongeons le dîner.  
 S'il a passé par la police,  
 Qu'il passe pour y retourner.  
 Passe donc, ô vin délectable !  
 Retourne à ce lieu corrompéur.  
 Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :  
 C'est un agent provocateur.

---

(1) La Bourgogne est redevable à Probus, empereur romain, de la plupart des vignes qui depuis ont fait sa richesse.

---

## MON CARNAVAL.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

AIR : Des Chevilles de maître Adam.  
 ou : Air nouveau de M. Meissonnier.

AMIS, voici la riante semaine,  
 Que tous les ans, je fêtais avec vous.  
 Marotte en main, dans le char qu'il promène  
 Momus au bal conduit sages et fous,  
 Sur ma prison, dans l'ombre ensevelie,  
 Il m'a semblé voir passer les amours.  
 J'entends au loin l'arçhet de la folie ;  
 O mes amis prolongez d'heureux jours !

Oui, je les vois ces danses amoureuses  
 Où la beauté triomphe à chaque pas.  
 De vingt danseurs je vois les mains heureuses  
 Saisir, quitter, ressaisir mille appas.  
 Dans ces plaisirs que votre cœur m'oublie :  
 Un seul mot triste en peut troubler le cours.  
 J'entends au loin l'arçhet de la folie :  
 O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Combien de fois, auprès de la plus belle,  
 Dans vos banquets, j'ai présidé chez vous !  
 Là, de mon cœur jaillissait l'étincelle  
 Dont la gaité vous électrisait tous.

De joyeux chants ma coupe était remplie ;  
 Je la vidais, mais vous versiez toujours.  
 J'entends au loin l'archet de la folie :  
 O mes amis, prolongez d'heureux jours!

Des jours charmans la perte est seule à craindre ;  
 Fêtez-les bien, c'est un ordre des cieus.  
 Moi, je vieillis, et parfois laisse éteindre  
 Le peu d'encens dont je nourris mes dieux.  
 Quand la plus tendre était la plus jolie,  
 Des fers alors m'auraient paru bien lourds.  
 J'entends au loin l'archet de la folie :  
 O mes amis, prolongez d'heureux jours!

Mais accourez, dès qu'une longue ivresse  
 Du calme enfin vous impose la loi.  
 Dernier rayon, qu'un reste d'allégresse  
 Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi.  
 Dans vos plaisirs ainsi je me replie ;  
 Je suis vos pas, je chante vos amours.  
 J'entends au loin l'archet de la folie :  
 O mes amis, prolongez d'heureux jours!

## L'OMBRE D'ANACREON.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

AIR : De la Sentinelle,  
 ou : air nouveau de Dupaty.

Un jeune Grec sourit à des tombeaux :  
 Victoire ! il dit ; l'écho redit : Victoire !  
 O demi-dieux ! vous, nos premiers flambeaux,  
 Trompez le Styx, revoyez votre gloire !

Soudain sous un ciel enchanté  
 Une ombre apparaît et s'écrie :

- Doux enfant de la liberté, (bis.)
- Le plaisir veut une patrie !
- Une patrie !

- O peuple grec, c'est moi dont les destins
- Furent si doux chez tes aïeux si braves
- Quand ils chantaient l'amour dans leurs festins,
- Anacréon en chassait les esclaves.
- Jamais la tendre volupté
- N'approcha d'une âme flétrie.
- Doux enfant de la liberté,
- Le plaisir veut une patrie !
- Une patrie !

- De l'aigle encor l'aile rase les cieus,
- Du rossignol les chants sont toujours tendres,

« Toi, peuple grec, tes arts, tes lois, tes dieux,  
 « Qu'en as-tu fait ? qu'as-tu fait de nos cendres ?  
 « Tes fêtes passent sans gaieté  
 « Sur une rive encor fleurie.  
 « Doux enfant de la liberté,  
 « Le plaisir veut une patrie !  
 « Une patrie !

« Déjà vainqueur, chante et vole au danger ;  
 « Brise tes fers : tu le peux, si tu l'oses.  
 « Sur nos débris, quoi ! le vil étranger  
 « Dort enivré du parfum de tes roses.  
 « Quoi ! payer avec la beauté  
 « Un tribut à la barbarie !  
 « Doux enfant de la liberté,  
 « Le plaisir veut une patrie !  
 « Une patrie !

« C'est trop rougir aux yeux du voyageur,  
 « Qui d'Olympie évoque la mémoire.  
 « Frappe ! et ces bords, au gré du ciel vengeur  
 « Reverdiront d'abondance et de gloire.  
 « Des tyrans le sang détecté  
 « Réchauffe une terre appauvrie.  
 « Doux enfant de la liberté,  
 « Le plaisir veut une patrie !  
 « Une patrie !

« A tes voisins n'emprunte que du fer :  
 « Tout peuple esclave est allié perfide.  
 « Mars va l'armer des feux de Jupiter :  
 « Cher à Vénus, son étoile te guide (1) ;

(1) Suivant M. Pouqueville, les Grecs ont encore en vénération l'étoile de Vénus.

« Bacchus, dieu toujours indompté,  
 « Remplira ta coupe tarie.  
 « Doux enfant de la liberté,  
 « Le plaisir veut une patrie !  
 « Une patrie !

Il se rendort le sage de Téos.  
 La Grèce enfin suspend ses funérailles.  
 Thèbes, Corinthe, Athènes, Sparte, Argos,  
 Ivres d'espoir, exhumez vos murailles !  
 Vos vierges même ont répété  
 Ces mots d'une voix attendrie :  
 Doux enfant de la liberté,  
 Le plaisir veut une patrie !  
 Une patrie !

---

## L'ÉPITAPHE DE MA MUSE.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

AIR : De Ninon chez madame de Sévigné  
 ou : air du Vilain.

VENEZ tous, passans, venez lire  
 L'épithaphe que je me fais.  
 J'ai chanté l'amoureux délire  
 Le vin, la France et ses hauts faits.

J'ai plaint les peuples qu'on abuse;  
 J'ai chassonné les gens du roi;  
 Béranger m'appelait sa muse. *(bis.)*  
 Pauvres pécheurs, priez pour moi! *(bis.)*  
 Priez pour moi! priez pour moi!

Grâce à moi, qu'il rendit moins folle,  
 D'être gueux il se consolait,  
 Lui qui des muses de l'école  
 N'avait jamais sucé le lait.  
 Il grelottait dans sa coquille,  
 Quand d'un luth je lui fis l'octroi.  
 De fleurs j'ai rempli sa mandille.  
 Pauvres pécheurs, priez pour moi!

Je l'ai rendu cher au courage  
 Dont il adoucit le malheur.  
 En amour il fut mon ouvrage,  
 J'ai pipé pour cet oiseleur.  
 A lui plus d'un cœur vint se rendre,  
 Mais les oiseaux en feront foi:  
 J'ai fourni la glu pour les prendre.  
 Pauvres pécheurs priez pour moi!

Un serpent.... (Dieu! ce mot rappelle  
 Que.... rampa vingt ans!)  
 Un serpent qui fait peau nouvelle  
 Dès que brille un nouveau printemps.  
 Fond sur nous, triomphe et nous livre  
 Aux fers dont on pare la loi.  
 Sans liberté je ne peux vivre.  
 Pauvres pécheurs, priez pour moi!

Malgré l'éloquence sublime  
 De Dupin, qui pour nous parla,

N'ayant pu mordre sur la lime,  
 Le hideux serpent l'avala.  
 Or, je repasse : et mieux instruite,  
 Je vois l'enfer avec effroi :  
 Hier, Satan s'est fait jésuite.  
 Pauvres pécheurs, priez pour moi!

---

## LA SYLPHIDE.

Air : Je ne sais plus ce que je veux.

La raison a son ignorance ;  
 Son flambeau n'est pas toujours clair.  
 Elle niait votre existence,  
 Sylphes charmans, peuples de l'air  
 Mais, écartant sa lourde égide,  
 Qui gênait mon œil curieux,  
 J'ai vu naguère une Sylphide.  
 Sylphes légers, soyez mes dieux.

Où, vous naissez au sein des roses,  
 Fils de l'Aurore et des Zéphirs ;  
 Vos brillantes métamorphoses  
 Sont le secret de nos plaisirs.  
 D'un souffle vous séchez nos larmes,  
 Vous épurez l'azur des cieux ;  
 J'en crois ma Sylphide et ses charmes.  
 Sylyphes légers, soyez mes dieux.

J'ai deviné son origine,  
Lorsqu'au bal ou dans un banquet,  
J'ai vu sa parure enfantine  
Plaire par ce qui lui manquait.  
Ruban perdu, boucle défaite ;  
Elle était bien , la voilà mieux.  
C'est de vos sœurs la plus parfaite.  
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Que de grâce en elle font naître  
Vos caprices toujours si doux !  
C'est un enfant gâté, peut-être,  
Mais un enfant gâté par vous.  
J'ai vu, sous un air de paresse,  
L'amour rêveur peint dans ses yeux.  
Vous qui protégez la tendresse,  
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Mais son aimable enfantillage  
Cache un esprit aussi brillant  
Que tous les songes qu'au bel âge  
Vous nous apportez en riant.  
Du sein de vives étincelles,  
Son vol m'élevait jusqu'aux cieux ;  
Vous, dont elle empruntait les ailes,  
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Hélas ! rapide météore,  
Trop vite elle a fui loin de nous.  
Doit-elle m'apparaître encore ?  
Quelque Sylphe est-il son époux ?  
Non, comme l'abeille elle est reine  
D'un empire mystérieux ;  
Vers son trône un de vous m'entraîne  
Sylphes légers, soyez mes dieux.

---



---

## LES CONSEILS DE LISE.

CHANSON ADRESSÉE A M. J. LAFITTE, QUI M'AVAIT PROPOSÉ  
UN EMPLOI DANS SES BUREAUX POUR RÉPARER LA PESTE  
DE MA PLACE A L'UNIVERSITÉ.

(1822.)

Air : De la treille de sincérité.

Lise à l'oreille  
Me conseille ;  
Cet oracle me dit tout bas :  
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Un doux emploi pourrait vous plaire,  
Me dit Lise, mais songez bien,  
Songez bien au poids du salaire,  
Même chez un vrai citoyen.  
Rester pauvre vous est facile.  
Quand l'amour, afin de l'user,  
Vient remonter ce luth fragile  
Que Thémis a voulu briser.

Lise à l'oreille  
Me conseille ;  
Cet oracle me dit tout bas :  
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Dans l'emploi qu'un ami vous offre,  
 Vous n'oserez plus, vieil enfant,  
 Célébrer au bruit de son césure  
 Les droits que sa vertu défend.  
 Vous croiriez voir à chaque rime  
 Les sots doublement satisfaits,  
 De vos chansons lui faire un crime,  
 Vous en faire un de ses bicuifaits.

Lise à l'oreille

Me conseille :

Cet oracle me dit tout bas :  
 Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Craignant alors la malveillance,  
 Vous ririez moins de ce baron,  
 Courtier de la Sainte-Alliance,  
 Qui des rois s'est fait le patron.  
 Dans les fonds de peur d'une crise,  
 Il veut que les Grecs soient déçus ;  
 Pour avoir l'*enclos* de Moïse,  
 On fait banqueroute à Jésus.

Lise à l'oreille

Me conseille :

Cet oracle me dit tout bas :  
 Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Votre muse en deviendrait folle,  
 Et croirait flatter en disant  
 Que sur la *droite* du Pactole  
 Intrigue et ruse vont puisant ;  
 Tandis qu'une noble industrie  
 Puisse à *gauche*, et de toute part,  
 Reverse à flots sur la patrie  
 Un or dont le pauvre a sa part.

Lise à l'oreille

Me conseille :

Cet oracle me dit tout bas :  
 Chantez, monsieur, n'écrivez pas

Ainsi mon oracle m'inspire,  
 Puis ajoute ce dernier point :  
 Des distances l'amour peut rire ;  
 L'amitié n'en supporte point.  
 Riche de votre indépendance,  
 Chez Laflitte toujours fêté,  
 En trinquant avec l'opulence  
 Vous boirez à l'égalité.

Lise à l'oreille

Me conseille :

Cet oracle me dit tout bas :  
 Chantez, monsieur, n'écrivez pas

## LE PIGEON MESSAGER (1).

(1822.)

AIR : De Tasconnet.

L'ai brillait, et ma jeune maîtresse  
 Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.  
 Nous comparions notre France à la Grèce,  
 Quand un pigeon vient s'abattre à nos pieds. *(bis.)*  
 Nœris découvre un billet sous son aile :  
 Il le portait vers des foyers chéris. *(bis.)*  
 Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,  
 Et dors en paix sur le sein de Nœris. *(bis.)*

Il est tombé, las d'un trop long voyage,  
 Redons-lui vite et force et liberté.  
 D'un traficant remplit-il le message ?  
 Va-t-il d'amour parler à la beauté ?  
 Peut-être il porte au nid qui le rappelle,  
 Les derniers vœux d'infortunés proscrits.  
 Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,  
 Et dors en paix sur le sein de Nœris.

(1) Tout le monde connaît maintenant l'usage que quelques peuples font des pigeons pour porter les lettres pressées. Emportés loin de leur séjour habituel, ils traversent, pour y revenir, les plus grandes distances, avec une rapidité qui paraît incroyable.

Mais du billet quelques mots me font croire  
 Qu'il est en France à des Grecs apporté.  
 Il vient d'Athènes, il doit parler de gloire.  
 Lisons-le donc par droit de parenté.  
 Athènes est libre ! amis, quelle nouvelle !  
 Que de lauriers tout à-coup reflexués !  
 Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,  
 Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athènes est libre ! ah ! buvons à la Grèce,  
 Nœris, voici de nouveaux demi-dieux.  
 L'Europe en vain, tremblante de vieillesse,  
 Déshéritait ces aînés glorieux :  
 Ils sont vainqueurs ; Athènes, toujours belle,  
 N'est plus vouée au culte des débris.  
 Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,  
 Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athènes est libre, ô muse des Pindares,  
 Reprends ton sceptre, et ta lyre, et ta voix.  
 Athènes est libre, en dépit des barbares ;  
 Athènes est libre, en dépit de nos rois.  
 Que l'univers, toujours instruit par elle,  
 Retrouve encore Athènes dans Paris !  
 Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,  
 Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Beau voyageur au pays des Hellènes,  
 Repose-toi, puis vole à tes amours ;  
 Vole et, bientôt reporté dans Athènes,  
 Reviens braver et tyrans et vautours.  
 A tant de rois dont le trône chancelle,  
 D'un peuple libre apporte encor les cris.  
 Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,  
 Et dors en paix sur le sein de Nœris.

---

## L'EAU BÉNITE.

COUPLETS POUR LE MARIAGE A L'ÉGLISE DE DEUX ÉPOUX  
MARIÉS DEPUIS LONG-TEMPS SANS CÉRÉMONIE.

AIR : PAU D' LA VERTU.

Ces deux époux ont mis enfin }  
De l'eau bénite dans leur vin. } *bis.*

A l'autel ce couple s'engage ;  
Voilà de quoi nous récrier.  
Après vingt ans de mariage,  
Oser encor se marier !  
Ces deux époux ont mis enfin  
De l'eau bénite dans leur vin.

Grand Dieu, des torts que tu nous passes,  
Le moindre, aux yeux de ta bonté,  
Est celui d'avoir dit les grâces  
Avant le *bénédicté*.  
Ces deux époux ont mis enfin  
De l'eau bénite dans leur vin.

Madame, de fleurs ennuyée.....  
Chut ! me dit-elle. Ah ! puisse un jour,  
Du chapeau de la mariée  
Sa fille aussi coiffer l'Amour !  
Ces deux époux ont mis enfin  
De l'eau bénite dans leur vin.

Pour que l'hymen fasse merveilles,  
Versez d'un bordeaux réchauffant,  
Reste du vin mis en bouteilles  
Au baptême de votre enfant.  
Ces deux époux ont mis enfin  
De l'eau bénite dans leur vin.

Toujours heureux, quoiqu'on en glose,  
Prouvez au diable, et prouvez bien,  
Que parfois, prise à faible dose,  
L'eau bénite ne gâte rien.  
Ces deux époux ont mis enfin  
De l'eau bénite dans leur vin.

---

## L'AMITIÉ.

COUPLETS CHANTÉS A MES AMIS, LE 8 DÉCEMBRE 1822,  
JOUR ANNIVERSAIRE DE MA CONDAMNATION PAR LA COUR  
D'ASSISES.

AIR : QUAND DES ANS LA FLEUR PRINTANIÈRE.

Son des roses l'amour sommeille,  
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,  
Célébrons l'amitié qui veille  
A la porte d'une prison. (*bis.*)

Tyran aussi, l'amour nous coûte  
Des pleurs qu'elle sait arrêter.  
Au poids de nos fers il ajoute,  
Elle nous aide à les porter.

Sur des roses l'amour sommeille ;  
 Mais, quand s'obscurcit l'horizon,  
 Célébrons l'amitié qui veille  
 A la porte d'une prison.

Dans l'une de nos cent bastilles,  
 Lorsque ma muse emménagea,  
 A peine on refermait les grilles  
 Que l'amitié frappait déjà.  
 Sur des roses l'amour sommeille ;  
 Mais quand s'obscurcit l'horizon,  
 Célébrons l'amitié qui veille  
 A la porte d'une prison.

Heureux qui, libre de ses chaînes,  
 Bravant la haine et la pitié,  
 Joint au souvenir de ses peines,  
 Celui des soins de l'amitié !  
 Sur des roses l'amour sommeille ;  
 Mais, quand s'obscurcit l'horizon,  
 Célébrons l'amitié qui veille  
 A la porte d'une prison.

Que fait la gloire à qui succombe !  
 Amis, renonçons à briller.  
 Donnons les marbres d'une tombe  
 Pour les plumes d'un oreiller.  
 Sur des roses l'Amour sommeille :  
 Mais quand s'obscurcit l'horizon,  
 Célébrons l'amitié qui veille  
 A la porte d'une prison.

Sans bruit, ensemble, ô vous que j'aime,  
 Trompons les hivers meurtriers.  
 On peut braver le temps lui-même  
 Quand on a bravé les géoliers.

Sur des roses l'amour sommeille ;  
 Mais quand s'obscurcit l'horizon,  
 Célébrons l'amitié qui veille  
 A la porte d'une prison.

---



---

## LE CENSEUR.

(1822.)

AIR : De la robe et des bottes.

Ox me disait : Il est temps d'être sage :  
 Au Pinde aussi l'on change de drapeaux.  
 Tentez la gloire, et, dans un grand ouvrage,  
 Pour le théâtre abdiquez les pipeaux.  
 De mes refrains j'ai repoussé le livre :  
 Mais quand j'invoque et Thalie et sa sœur,  
 Leur voix me crie : Ah ! que Dieu nous délivre,  
 Nous délivre au moins du censeur.

La liberté, nourrice du génie,  
 Voit les beaux-arts pleurant sur son cercueil.  
 Qui va d'un joug subir l'ignominie,  
 A de son vers d'avance éteint l'orgueil.  
 Réponds, Corneille, oserais-tu revivre ?  
 Et toi, Molière, admirable penseur ?  
 Non, dites-vous, ou que Dieu vous délivre,  
 Vous délivre au moins du censeur.

Tu veux encor ravir le feu céleste,  
 Jeune homme, épris des lauriers les plus beaux,  
 Quand la ceinture, à son rocher funeste,  
 De ton génie a promis les lambeaux!  
 D'affreux vautours, que leur pâture enivre  
 Vont mutiler le noble ravisseur.  
 Fils de Japhet, ah! que Dieu te délivre,  
 Te délivre au moins du censeur.

Avec Thalie, en satires féconde,  
 Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs;  
 Les vils ressorts qui font mouvoir le monde,  
 Et la cour même envenimant nos mœurs.  
 Délateur, tremble! en scène il faut me suivre.  
 Jeffrys (1) en vain t'a pris pour assesseur.  
 Quoi! tu souris! ah! que Dieu nous délivre,  
 Nous délivre au moins du censeur.

De Louis onze évoquons les victimes.  
 Que, dévoré d'un sanguinaire ennui,  
 Ce roi bigot, pour se soulter de crimes,  
 Mette sa vierge entre le diable et lui (2).  
 Mais, tout sanglans, nos Tristans (3) vont poursuivre  
 Ce vœu formé contre un lâche oppresseur.

(1) Juge anglais devenu fameux pendant la restauration des Stuarts, et dont le nom est un peu estropié ici par nécessité pour la mesure.

(2) Louis XI, au dire de quelques historiens, demandait pardon de ses crimes à la bonne Vierge de plomb qu'il portait à son chapeau.

(3) Tristan est le nom du grand prévôt de Louis XI. Il était gentilhomme, et réunissait aux fonctions de juge celles d'exécuteur des hautes-œuvres.

Morts, taisez-vous! ou que Dieu nous délivre,  
 Nous délivre au moins du censeur.

Je laisse donc Thalie et Melpomène  
 Pour la chanson, libre en dépit des rois.  
 Sans le régir, j'agrandis son domaine;  
 D'autres un jour lui traceront des lois.  
 Qu'en république on puisse y toujours vivre:  
 C'est un état qui n'est pas sans douceur.  
 Pauvres Français, ah! que Dieu nous délivre.  
 Vous délivre au moins du censeur.

## LE MAUVAIS VIN,

### OU LES CAR.

AIR : On dit partout que je suis bête.

BÉNIS sois-tu, vin détestable!  
 Pour moi tu n'es point redoutable,  
 Bien qu'au maître de ce banquet  
 Des flatteurs vantent ton bouquet.  
 Arrose donc, fade piquette,  
 Les fleurs peintes sur mon assiette.  
 Vive le vin qui ne vaut rien!  
 Noire santé s'en trouve bien.

Car, si tu m'invitais à boire,  
 Bientôt je perdrais la mémoire  
 Du docteur, qui me dit toujours :  
 « Pour vous c'est assez des amours

« Chantez Bacchus ainsi qu'un prêtre :  
 « Parle des dieux sans les connaître. »  
 Vive le vin qui ne vaut rien !  
 Notre belle s'en trouve bien.

Car, si tu portais à l'ivresse,  
 Certaine Espagnole en détresse,  
 Ce soir, pourrait bien, je le sens,  
 Mettre à sec ma bourse et mes sens.  
 Et Lisette, qui tient ma caisse,  
 Aurait à souffrir de la baisse.  
 Vive le vin qui ne vaut rien !  
 Notre raison s'en trouve bien.

Car si tu réchauffais ma veine,  
 Armé de vers forgés sans peine,  
 Tout en chantant, je tomberais  
 Peut-être au milieu d'un congrès.  
 Puis j'irais, pour démagogie,  
 En prison terminer l'orgie.  
 Vive le vin qui ne vaut rien !  
 Notre gaîté s'en trouve bien.

Car en prison l'on ne rit guère.  
 Mais vin, à qui je fais la guerre,  
 Tu disparais, et sous mes yeux  
 Mousse un nectar digne des dieux.  
 Au risque d'une catastrophe  
 Versez-m'en, je suis philosophe.  
 Versez ! versez ! je ne crains rien.  
 Du bon vin je me trouve bien.

## LA CANTHARIDE,

OU LE PHILTRE.

AIR : Des Comédiens,  
 ou : du rondeau de Miller, intitulé : *Un tour de jardin.*

MEURS, il le faut; meurs, ô toi qui recèles  
 Des dons puissans, à la volupté chers;  
 Rends à l'amour tous les feux que tes ailes  
 Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

« Clara, » m'a dit cette femme si vieille,  
 Qui chaque jour pleure encor son printemps,  
 « Quoi ! votre joue est déjà moins vermeille,  
 « Vous languissez et n'avez que vingt ans ?

« Un père altier, que seul l'intérêt touche,  
 « Vous a jetée au lit d'un vieil époux :  
 « L'espoir en vain sourit sur votre bouche :  
 « L'hymen l'effleure et s'endort près de vous.

« A votre abord naît la froide risée ;  
 « L'Amour se dit : On m'a fait un larcin,  
 « Mais cette terre à des nuits sans rosée,  
 « Et d'aucun fruit ne parera son sein.

« Trompez l'amour, croyez-en ma sagesse ;  
 « Un philtre heureux, plein de tendres chaleurs,  
 « De votre époux exhument la jeunesse,  
 « Peut de la vôtre épanouir les fleurs »

La vieille alors, baissant sa voix tremblante,  
M'enseigne l'art de ce philtre charmant,  
J'allais, sans elle, en ma fièvre brûlante,  
Maudire époux, père, autel et serment.

Mais vers ce frère, accourant dès l'aurore,  
Dans ses rameaux j'ai su glisser ma main.  
La cantharide y reposait encore :  
Heureuse aussi je dormirai demain.

Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles  
Des dons puissans à la volupté chers ;  
Rends à l'amour tous les feux que tes ailes  
Ont à ce dieu dérobé dans les airs.

Mes jours, mes nuits, ma vie étaient sans charmes ;  
Je répugnais à d'innocens plaisirs.  
Tout bas, ma bouche, insultant à mes larmes,  
Osait donner un nom à mes desirs.

Mon cœur brûlait, hélas ! il brûle encore,  
Jamais hrevage aura-t-il cette ardeur  
Qui dans mon sang circule, me dévore,  
Et d'un long trouble accable ma pudeur !

Père cruel il fallait de ta fille,  
Aux murs d'un cloître ensevelir les jours.  
Là, Dieu du moins nous crée une famille,  
Là, son amour éteint tous les amours.

Où donc est-il l'époux que ma jeunesse  
Avait rêvé jeune, beau, caressant ?  
Entre ses bras ma pudique tendresse  
Eût été seule un philtre assez puissant.

De mon hymen, oui, la froideur me tue.  
D'un plaisir chaste allumons le flambeau ;  
Ah ! cessons d'être une vaine statue,  
Dont un mari décore son tombeau.

La tendre vieille a dit : « Soyez docile,  
« Et dès demain renitront vos couleurs :  
« Demain moi-même, au seuil de votre asile,  
« Je suspendrai deux couronnes de fleurs. »

Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles  
Des dons puissans, à la volupté chers ;  
Rends à l'amour tous les feux que tes ailes  
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

---

## LE TOURNE-BROCHE.

AIR : Le bruit des roulettes gâte tout.

De dîner j'aime fort la cloche,  
Mais on la sonne en peu d'endroits ;  
Plus qu'elle aussi le tourne-broche  
A nos hommages a des droits.  
Combien d'ennemis il rapproche  
Chez le prince et chez le bourgeois !  
A son doux tic-tac un jour les partis  
Signeront la paix entre deux rôtis.





Qu'on reprenne sur la musique  
 Les querelles du temps passé,  
 Que par l'Amphion italique  
 Le grand Mozart soit terrassé ;  
 Je ne tiens qu'au refrain bachique  
 Par le tourne-broche annoncé.  
 A son doux tic tac un jour les partis  
 Signeront la paix entre deux rôtis.

Lorsque la Fortune à sa roue  
 Attache mille ambitieux,  
 Les précipite dans la boue  
 Ou les élève jusqu'aux cieux,  
 C'est la broche, moi je l'avoue,  
 Dont la roue attire mes yeux.  
 A son doux tic tac un jour les partis  
 Signeront la paix entre deux rôtis.

Une montre, admirable ouvrage,  
 Des heures décrivant le cours,  
 Règle, sans en charmer l'usage,  
 Le cercle borné de nos jours,  
 Le tourne-broche a l'avantage  
 D'embellir des instans trop courts.  
 A son doux tic tac un jour les partis  
 Signeront la paix entre deux rôtis.

Ce meuble, suivant maint vieux conte,  
 A manqué seul à l'âge d'or :  
 C'est l'amitié qui, pour son compte,  
 Dut en inventer le ressort :  
 Vivent ceux que sa main remonte,  
 Mais gloire à celui du Trésor !  
 A son doux tic tac un jour les partis  
 Signeront la paix entre deux rôtis.



## OUVRAGES

### NOUVELLEMENT PUBLIÉS

PAR BAUDOIN FRÈRES,

N° 17, rue de Vaugirard.

---

Napoléon devant ses Contemporains. — Histoire de Napoléon et de la grande-armée. — Napoléon et l'Europe. — Discours de Napoléon, publié par le général Gourgaud. — Mémoires du duc de Gaëte. — Mémoires sur les événemens qui ont précédé la mort de Joachim I<sup>er</sup>, roi de Naples. — Les OEuvres choisies de Volucy : les Ruines et la Loi naturelle. — La Physique et la Chimie appliquées à la médecine.

Leçons nouvelles d'astronomie. — Mémoires de madame Campan. — De l'Éducation, contenant les Conseils aux jeunes filles, et les Lettres de deux amies. — Le Dictionnaire de poche de Paris et ses environs, ou Nouveau guide du voyageur, in-32, avec 44 gravures. — Tous les ouvrages de M. Dupin, sur le Droit français et romain : les Libertés de l'église gallicane, publiées par le même jurisconsulte. — La Discipline judiciaire, par M. Carnot, conseiller à la cour de cassation.

Les OEuvres de Voltaire (4<sup>e</sup> éditions). — Les OEuvres de Rousseau, de Molière, de Buffon, à 3 fr. 50 cent. le volume.

Tartufe, à 25 c. — Massillon, à 50 c. — Béranger, à 50 cent. le volume.

La Grammaire française, de Lhomond, avec table de multiplication, à 50 cent. l'exemplaire.